

VIVRE HUMAINEMENT L'ETHNOGRAPHIE : UNE HISTOIRE DE RENCONTRES ENTRE UN CHERCHEUR ET UN SOUS-PROLETAIRE

*Patrick BRUNETEAUX,
chercheur CNRS au Centre Européen de Sociologie et de science politique,
Université Paris 1/ EHESS*

RESUME

Cet article vise à poursuivre la réflexion entamée par d'autres chercheurs étroitement liés à un informateur provenant des classes populaires (Pialoux, Venkatesh, Wacquant, Anderson, Bourgois...). Dans tous les cas, la profondeur des liens noués avec une personne à la fois objet de l'enquête, informateur sur le milieu et passerelle vers d'autres acteurs, va fortement ébranler le chercheur. C'est un morceau de sa propre vie qui est désormais partagé avec une personne avec laquelle le plus souvent, le long périple de l'enquête débouche aussi sur tout un ensemble de pratiques latérales communes, au départ non intentionnelles puis pleinement revendiquées : invitations privées, complicités affectives, partages d'expériences. L'empathie dérive vers autre chose, et c'est l'histoire de cet autre chose qui est proposée ici, entre le journal de terrain et la socio-analyse, entre le retour méthodologique déconstructionniste et l'objectivation participante de la plongée incertaine dans les coulisses de la recherche.

MOTS-CLES

Sous-prolétaires / ethnobiographie / informateur / classes populaires / ethnographie

■ En revenant sur plus de 20 années de recherches sur différentes fractions du prolétariat précaire et du sous-prolétariat, on se propose de réfléchir à la double tension qui anime les relations entre le chercheur et les différentes catégories de parias sociaux dans l'Etat social capitaliste. Plus exactement, il s'agit de s'appesantir sur ces tensions lorsque l'enquête ethnographique recourt à un informateur privilégié¹.

Le premier rapport de force s'ancre dans les conditions de l'abordage, les propriétés du passage à l'acte, les critères de la faisabilité de l'échange. Il est clair que toutes les couches sociales sont méfiantes à l'égard du sociologue et ont de bonnes raisons de l'être, sans même connaître les objectifs de son travail. Chez les plus dominés, deux attitudes dominent. D'abord, le chercheur n'est pas originaire du milieu étudié. Schwartz, Lepoutre, Beaud ont évoqué leur origine bourgeoise mais seul le dernier a travaillé son rapport aux classes populaires (Beaud, 2011). Par ailleurs, son capital, son niveau d'études ou même, plus phénoménologiquement, sa perception comme un "intello" (étudiant, chercheur) le situent hors du cela va de soi. Le lien de communication engage deux êtres sociaux qui tentent de déceler des signes positifs ou négatifs permettant ou non d'aller plus loin, autrement dit d'engager ou non la relation "d'enquête" qui est au fond, avant tout, une relation de communication entre deux agents de classe sociale différente. Ensuite, dans la mesure où les parias sociaux subissent la disqualification, le contrôle social, la répression, le rapport au chercheur est entouré d'une suspicion renforcée. Les segments les plus précarisés du prolétariat sont non seulement sur leurs gardes mais sont aussi socialement paranoïaques, croyant que le nouvel arrivé va forcément leur faire un sale coup. De longues pages de Whyte (1943/1997), de Liebow (1967/2010), d'Anderson (1976) ou de Venkatesh (2009) suffisent à montrer, pour les (sous-)prolétaires du "coin de la rue" aux USA, cette posture d'évaluation attentive qui ne cesse presque jamais. Dans le monde des surnuméraires, cette attitude est effectivement dramatisée. L'exclu peut voir comme dangereux l'impétrant, réduit aux statuts de fouille merde, de policier, de gêneur pour des trafics, de porteur de jugements sur les actions entreprises (drogue, racket, prostitution, errance). Les travaux ethnographiques enseignent cette fragilité de la relation d'enquête et les effets de réversibilité (l'accord du départ se change en refus) qui "attendent" un enquêteur toujours soupçonné d'être un traître, un indic, un profiteur ou un voyeur, bref tout sauf un sociologue dont le nom et la fonction sont inconnus et porteurs d'une altérité non bienvenue. Une fois dépassé ce premier barrage, c'est toute la complexité de la relation sociale dans le temps qui se pose encore.

La seconde épreuve réside effectivement dans l'historicité de la relation, ce que les acteurs, à tour de rôle, veulent y mettre. A supposer que l'informateur accepte le

¹ Thème qui est relativement peu abordé dans la littérature scientifique, voire pas du tout dans certains ouvrages méthodologiques. Par exemple dans le manuel de Beaud et Weber (Beaud et Weber, 2003).

premier contrat du "faire avec", un autre contrat émerge, que les ethnographes sont les seuls à connaître et qui paradoxalement, réamorce un lien social que l'on croyait voir se dissoudre dans un lien scientifique inédit de longue durée. Or, il y a à la fois une typicité et une banalité de ce lien de longue haleine qui croise la commune humanité : de même que le lien social ordinaire s'appuie sur la parenté ou la proximité sociale, éprouvées dans le temps, le sens scientifique, quand il vient interférer avec le social, doit se soumettre à l'épreuve de la consistance de ce lien social. Autrement dit, si les acteurs sociaux peuvent aussi attendre des choses de la relation d'enquête comme d'autres demeureront le plus extérieur possible, minimisant leur implication - implication minimale qui existe dans tout travail qualitatif - cette relativisation n'est plus possible quand on travaille avec un (ou plus rarement des) informateur(s). Quand le chercheur construit un processus de co-production de la recherche avec un informateur, il lui faut être prêt à vivre une expérience humaine à la fois spécifique et très banale, avec un humain posant ses conditions, ses exigences, ses attentes, on pourrait presque dire son style. Mais comme il s'agit d'un construit inédit, tout n'est pas prédéfini, loin de là. Au sens fort, il s'agit bien d'une historicité, avec ses défis, ses imprévus, ses bifurcations, parfois ses crises et ses accusations. Comme le révèlent les amitiés durables créées par Bourgois (2005), Wacquant (2002), Duneier (2006), Venkatesh (2009) ou Pialoux (2011) avec leur informateur principal, les sous-prolétaires ou prolétaires précarisés peuvent aussi trouver une utilité à développer des liens forts avec un étranger insolite. La gamme est très large : curiosité, scène pour une entreprise de cause, écoute, aide matérielle, dimension thérapeutique, reconfiguration identitaire, gratification émotionnelle autour de l'objectivation (un livre, un article officialisent la valeur de l'acteur), amitié proprement dite. Ce type de liens, maintenu souvent à vie, a rarement été pris pour objet en tant que tel.

Avec ces populations, les logiques émotionnelles d'emprise/déprise animent d'autant plus la relation enquêteur/enquêté, qu'il ne s'agit pas d'entretiens courts ni même réguliers mais d'une relation de proximité qui dure. La prétention à une co-présence de longue durée avec une personne du sous-prolétariat (conversations informelles sur les lieux de vie, engagement sur divers plans d'activité) engage la relation scientifique vers une logique d'attachement ; c'est le cas de *tous* les chercheurs cités. Si, au stade de la relation d'ancrage, le chercheur peut être balloté entre la demande ou la distance, deux attitudes souvent ambivalentes que l'urgence de survie commande, il ne doit pas croire pour autant que la relation d'attachement est acquise : son informateur ou l'entourage peuvent remettre en cause la relation. Ce que Bourgois (2005) est parvenu à réaliser avec un lieutenant de la drogue, il n'est jamais parvenu à le concrétiser avec le capitaine. Suite à une gaffe provoquant la honte du caïd, il aurait même pu perdre la vie sans le conseil avisé de son informateur lui enjoignant de quitter le terrain pour quelques semaines. Venkatesh, quant à lui, jouissait d'un droit d'entrée grâce au chef du gang, mais cela ne lui épargnait pas le risque d'être tué par une bande rivale (2009).

De même, Wacquant (2002), si proche de certains boxeurs et du boss, a failli se faire tuer à côté de la salle où il s'entraînait². Et, à en croire certains de ses critiques (Duneier *op. cit.*), d'autres adeptes présents dans le gymnase ne voyaient pas d'un bon œil l'activité de ce seul Blanc frayant avec le patron des lieux. A certains moments du terrain, Wax pouvait craindre pour sa vie, n'étant pas à l'abri d'un passage à l'acte de la part d'un détenu japonais exaspéré par les comportements des soldats américains à leur rencontre (1971). Plus le groupe est large, plus le risque d'intrusion d'un surnuméraire dans la relation de confiance est forte, comme l'a expérimenté dans un quartier Aquatias (2010) avec des jeunes qui le tenaient responsable d'une descente de policiers alors qu'il était présent depuis de longs mois. Sur un même terrain, le chercheur pourra être très proche de certains, éconduit par d'autres (Godelier 2004). Quand le groupe est très petit, ce qui était le cas de Whyte (1943/1997) étudiant une bande d'Italiens délinquants, l'intégration est globale. Pour Wax (1971) enquêtant auprès de dizaines de Japonais enfermés dans un centre de rétention pendant la seconde guerre mondiale, la proximité a pu se tisser étroitement avec quelques personnes, deux ou trois informateurs au plus, la grande masse des reclus portant sur elle un jugement définitif associé à la situation carcérale subie.

Et même avec l'informateur, des crises ne sont pas inexistantes, comme Pialoux le montre bien dans son dernier livre avec Corouge (2011), l'ouvrier OS rebelle. Sans jamais savoir à l'avance comment les choses vont tourner, l'ethnographe peut s'attendre à des demandes pressantes qui vont progressivement se développer sous diverses formes (complicités, aides matérielles, effets involontaires de "remaniement identitaire" selon la formule de Goffman (1975). C'est cet attachement dans le temps que l'on va étudier ici.

Dans cet article, on va se pencher sur la situation particulière définie par des liens étroits entre un ethnographe et un informateur. Ces liens se sont noués dans la longue durée *et* dans la pratique, ce qui exclut la démarche centrée uniquement sur les récits de vie (Sutherland, 1937/1989 ; Shaw, 1930/1966). Cette vision relationnelle de l'ethnographie est un genre mineur. La plupart du temps, quand le chercheur s'interroge sur ses pratiques de "terrain", il se place au centre de l'histoire et parle surtout de lui. Cette tendance n'a fait que s'accroître avec les approches déconstructionnistes (Coffey 1999) insistant sur le soi, les émotions et le vécu. En revanche, il est plus rare que l'enquêteur se penche sur les médiations par lesquelles il produit ses données, les points d'appui relationnels grâce auxquels il accède directement aux enquêtés. Deux conceptions des "informateurs" dominent. Soit ils

² Propos rapportés à l'auteur suite à l'organisation d'une journée d'étude autour de ses travaux. "Le corps, le ghetto et l'Etat pénal. Autour des travaux de Loïc Wacquant". Bruneteaux, Terrolle et Frétigné, Sorbonne, amphi Bachelard, 27 mai 2010. Avec comme discutants Aquatias, Bonelli, Bruneteaux, Lenoir, Prétéceille, Glowczewski.

désignent en fait toutes les personnes concernées du groupe qui acceptent de parler (Fainzang 2004, Godelier 2004, Bertaux 2005), soit ils renvoient précisément à des personnages hors du commun avec lesquels des liens spécifiques vont se nouer, à l'instar des sociologues des hommes (sous-)prolétaires que l'on vient de présenter (voir aussi Abélès 2004). C'est cette dernière acception qui sera retenue ici. Dans les univers des "marginaux", la médiation est souvent incontournable à plusieurs titres. C'est d'abord une condition d'accès au terrain, comme toute la sociologie des gangs l'enseigne. Sans le passe droit du caïd qui contrôle le territoire et souvent prend en otage toute une population de résidents, le chercheur ne peut pas plus entrer sur le terrain que ceux qui doivent passer par un *gatekeeper* dans une organisation fermée (hôpital, entreprise, armée), à moins de recourir à la démarche du *covert researcher*. Chez les personnes à la rue, l'accès au micro-groupe dépend aussi de la même autorisation auprès du leader. Ensuite, les informateurs représentent bien sûr des bornes informationnelles de premier plan, soit pour rencontrer d'autres personnes, soit pour observer des sites et des situations en relative sécurisation, soit pour recueillir de l'information. Sur certains "objets" sur-étudiés, il faut se méfier de certains semi-professionnels qui disposent d'un récit préparé (Céfaï 2006). Enfin, l'informateur peut devenir un substitut du terrain quand l'accès au site est difficile et que le chercheur dispose alors d'un quasi-observateur ouvrant sur une co-production de la recherche. C'est le cas de Michel Pialoux avec Christian Corouge. Dans cet article, cette idée de co-production constituera le fil rouge de la démonstration. Elle suppose une éthique ou une politique de l'approche ethnographique.

Le concept clé est celui de commune humanité, avec un enquêté adulte, ce qui exclut cette démarche avec des enfants seulement vus à l'école (Willis, 1977/2011). Cet informateur va *presque vivre* la recherche sur le long court *avec* le chercheur officiel, la pointe extrême du spectre étant représentée par Corouge, l'informateur de Pialoux (2011 ; Bruneteaux, 2013), lequel a co-écrit des articles. De manière générale, les deux protagonistes vont en sortir transformés, sauf quand l'un d'eux meurt prématurément (Anderson, 1999). L'informateur, avant d'accorder sa confiance, fait subir une série de tests, comme dans la vie quotidienne, ou tente d'orienter la relation à son avantage. Que ce soit au travers de l'instrumentalisation consciente ou inconsciente, matérielle ou identitaire, de l'enquêteur par l'enquêté ou de défis rituels, les deux parties entrent dans un cadrage dialogique : accepter des tests, suivre certaines pratiques, respecter certains interdits dans les fréquentations, rendre des services et surtout prendre position pour le groupe, ce qui est parfois incontournable notamment dans les logiques de guerre (Wax, 1971) ou de gang (Bourgois, 2005 ; Venkatesh, 2009) ; tout cela permet de saisir la complexité des perceptions/attitudes croisées en interaction sur des mois voire des années. C'est dire que, loin d'être le sujet passif du travail ethnographique, l'enquêté fait entrer le demandeur d'informations dans une véritable *aventure humaine* traversée par la palette des affects et des logiques d'intérêt ayant court dans le monde ordinaire. Réciproquement, le chercheur, ne visant pas forcément une

observation participante mais une implication commandée par le souci de ne pas "jouer le scientifique", tente aussi de s'adapter au milieu. Avec de tels cadrages évoluant sur plusieurs années, la rupture épistémologique ou la "neutralité" n'ont aucun sens. L'habitus scientifique cohabite avec la mobilisation des savoirs/engagements profanes de l'un et de l'autre. Le chercheur va être enveloppé dans une trame d'échanges et de représentations, de matérialités et de ressentis qui envahit totalement la "scène scientifique" sans rendre impossible le travail de vérité, bien au contraire. Cette totalisation est très nette dans les œuvres de Wax, Bourgois, Venkatesh, Wacquant, Pialoux, Anderson, lesquels se "donnent à fond". Les émotions envahissent la scène du travail, le quotidien se fait presque coude à coude, d'où cette descente vers le "charnel" et l'envahissement du sujet par le doute, la peur, le dégoût, liés à la participation, parfois risquée, parfois dangereuse, aux activités des surnuméraires. C'est littéralement, une vie sociale scientifique et non uniquement scientifique qui s'inaugure. Loin d'être un informateur technique, comme ce fut le cas dans la vieille anthropologie des "peuples sauvages" (Panoff et Panoff 1968 ; Godelier 2004), l'informateur de la commune humanité, à l'intérieur d'un même monde de sens commun, provoque un effet d'ouverture sur l'infini des relations sociales possibles.

Avec Georges, je suis ainsi passé d'une co-présence technique à une logique de confidences partagées, ouvrant à son tour sur une vie d'amitié, c'est-à-dire de complicités extra-scientifiques non partageables avec d'autres. Ainsi, du même coup, se trouve réglée la question de la culpabilité de l'ethnographe quittant son terrain. C'est un peu cette archéologie méthodologico-humaine qui sera examinée, avec ses phases, son répertoire et ses limites.

L'ANCRAGE DE LA RELATION AVANT LE TRAVAIL BIOGRAPHIQUE : LA PLACE DE L'AUTRE

La quasi-totalité des ethnographes du monde urbain pauvre ont développé des relations privilégiées avec un seul informateur (Liebow, Bourgois, Venkatesh, Wacquant, Pialoux). Pourquoi cette réduction à un unique "exemplaire" ? Parce que le temps de l'échange est nécessairement long pour rendre la relation légitime, le chercheur n'a d'autre choix que de se concentrer sur un partenariat très sélectif. C'est, de la même manière, en prenant du temps avec une personne que, d'ordinaire, une amitié se tisse. Le partage chrono-existential est autant un moyen de déverrouiller les sens que la preuve qu'ils fonctionnent. Le dépassement par paliers des résistances du moi, des gardes fous de l'intimité et des réserves personnelles, suppose un temps long d'interconnaissance chronophage. Rien n'est plus erroné que le livre "méthodologique" de Rostaing, Guiliani et Payet (2010) à propos de leur prétention à

fonder "l'authenticité"³ d'une relation sur une déclaration formelle d'écoute. Il ne suffit pas que le chercheur, unilatéralement, soit disposé par volonté personnelle d'être "à l'écoute" de l'autre ; comme si, par incantation, l'enquêteur, en procédant par entretiens de deux heures ou par passages sporadiques sur le lieu d'observation, pouvait atteindre une complicité qui se construit dans le temps long de mois partagés et éprouvés. Alors que, surtout, il n'y a jamais d'authenticité avec quiconque - ce qui est essentialiste - mais tout au contraire une co-construction, rapide ou laborieuse, avec la personne rencontrée. Il y a une histoire spécifique de la relation d'enquête qui est à la fois profondeur accentuée des informations et profusion de "scories", de discours et de pratiques latérales qui définissent la relation comme réellement humaine et fragile. En ce sens, la vision ultra matérialiste de Mauger pour lequel la situation d'enquête reproduit nécessairement l'inégalité sociale fait peu de cas des effets de changement introduits par l'historicité même de la relation ethnographique. Croire que la violence symbolique continue de frapper l'interaction dissymétrique, c'est ne pas voir que l'ethnobiographie n'est pas un entretien de quelques heures. C'est aussi une trajectoire qui a sa propre densité, laquelle n'est pas totalement réductible aux propriétés sociales des acteurs avant l'échange. Il n'est pas vrai que "les enquêtés sont et se savent toujours mesurés à une norme" (Mauger, 1991, p. 131). Le cadrage de l'appropriation, à lui seul, commande une implication importante dont les résultats s'apprécient dans une longue durée à partir du moment où l'enquêteur ne cherche pas à demeurer ce qu'il est, à dominer son interlocuteur, à le forcer à entrer dans son cadre scientifique. "L'offre de parole" dont parle Mauger n'existe pas forcément puisque, comme il le dit lui-même, l'enquêté peut vouloir s'offrir la scène de sa propre cause ou se faire le porte-parole d'un groupe de pairs. Surtout, la relation d'enquête est loin de s'épuiser au bureaucratisme du prélèvement de données. En revanche, il a parfaitement raison de signaler que l'enquêté co-construit l'échange au travers d'une "enquête de l'enquêté". Mais, au lieu de réduire la relation à une sorte de cognitivisme (débusquer l'enquêteur ou l'utiliser pour se "faire l'interprète de sa propre cause" (Mauger, 1991, p. 135), on voudrait montrer que cette co-production de l'échange, inscrite dans un temps indéterminé, modifie la relation d'enquête, la déborde, introduisant une foule d'objets qui ne sont pas maîtrisables d'emblée ou même imaginables si l'on en reste à la perspective technique des informations à recueillir. Dit plus simplement, cela revient à poser le principe d'une approche ethnographique plus existentielle, plus engagée, plus ouverte, s'appuyant sur les registres de la vie quotidienne et les logiques du sens commun, le tout étant partiellement contrôlé par le journal de terrain et les analyses régulières que le chercheur entame avec son propre milieu académique.

³ Sur cette critique de l'authenticité et de la fausse neutralisation dans un contexte épuré ou seule dominerait la logique de situation et ce que les acteurs mettent en jeu eux-mêmes, indépendamment de leurs propriétés sociales, (Mauger, 1991).

L'analyse de la biographie d'un "SDF" (sans domicile fixe), conjuguée à une démarche de terrain dans la rue (ethnobiographie) fournit un cas intéressant des dynamiques à l'œuvre qui, sans être arbitraires ou imprévisibles, supposent de prendre en compte le plus largement possible le monde vécu de la personne, monde que le chercheur connaît aussi en partie. Non pas pour croire qu'il soit possible de dissoudre l'effet de la relation d'enquête. Mais parce que justement la volonté de vérité présuppose un nécessaire travail de confiance inspiré par une politique de la commune humanité repoussant les frontières des cadres du discours possible avec l'enquêteur. Parce que le dispositif scientifique est un cadrage étrange et le chercheur un étranger, l'ethnographe peut s'appuyer sur les répertoires multiples des savoirs profanes afin d'inventer, tout au moins dans un monde social où un sens commun préexiste, un espace dialogique propre avec l'enquêté. C'est en prenant très au sérieux les effets de violence symbolique liés aux classes sociales que *la politique de la co-construction de l'échange devient nécessaire*. Et celle-ci, pour ne pas être incantatoire, suppose un lien social, mieux, un *lyannaj* social au sens du créole, un ensemble d'effets de rééquilibrages découlant de pratiques sociales intenses, de l'ordre de l'affinité communautaire, qui sont les seuls outils possibles favorisant cette historicité où se libère progressivement une parole avec un dominé. Alors même que Mauger ne croit pas à la neutralité, le chercheur tel qu'il le pense demeure un être bureaucratique, un scientifique armuré dans ses défenses (son capital symbolique immanent) qui ne peut changer l'ordre de la domination dans la relation d'enquête pourtant historique, et de ce fait propice au changement social relatif. D'ailleurs, ce capital symbolique est relatif puisque, dans certains espaces, il ne fonctionne pas (Lahire, 2001), notamment lorsque "le capital guerrier" (Sauvadet, 2006) devient l'unique source de pouvoir, ce qui est le cas des slums américains.

Cette analyse d'un SDF isolé dans la ville ne vaut peut-être que pour un certain type de "terrain", celui où le chercheur n'est pas prisonnier d'un territoire, pris dans une logique de classements dans un groupe donné. Il s'agit ici d'un isolat social puisque le surnuméraire rencontré a pu être vu, suivi, aussi bien en interaction exclusive que dans une foule de situations collectives (hébergement d'urgence, occupation d'un hébergement, rencontres dans la rue, sorties privées) qui ne renvoient presque jamais à des places sociales structurelles (réunions de famille, entreprise, village ou quartier). Hors de ce cadrage relationnel relativement étanche du point de vue des structures sociales, la dynamique relationnelle engagée ici est à confronter aux propriétés d'un cadre ethnographique qui peut paraître spécifique, voire d'un genre mineur. Cependant, si l'analyse matérialiste d'un Mauger est incontournable du point de vue des profits escomptés par le miraculé qui parle, elle perd de vue cette politique de la co-présence qui a aussi une force de détermination propre, au-delà des logiques des capitaux. Sa vision induit un fixisme de l'enquêteur, dominant, immuable dans les effets de pouvoir qu'il véhicule avec lui avant, pendant et après la relation d'enquête. C'est contre ce déterminisme de la présence ethnographique que cet article est rédigé,

déterminisme bien fait d'ailleurs pour entériner non seulement le pouvoir temporel dans la relation d'enquête - le chercheur ne se remet jamais en cause *méthodologiquement* dans l'analyse de Mauger - mais le pouvoir temporel tout court. L'absence d'interrogation sur l'habitus scientifique, habitus qui fonctionne au cœur de la relation d'enquête inégalitaire, reproduit une logique de domination qui est véhiculée par les outils même de la recherche. Les sous-prolétaires de cité, armés de leur capital guerrier, font très vite sentir à tout interlocuteur qu'on ne les regarde pas à distance. L'œil, l'observation, le panoptique, exercent des effets de pouvoir. Ne pas travailler les mécanismes de pouvoir inscrits dans la manière de demander de l'information, s'interdire de vivre, dans des interactions significatives, un échange qui se transforme en informations, ne pas s'interroger sur les postures emmurées du scientifique privilégiant le langage des mots à la place du langage de pratiques communes ou celui des corps, ou même encore celui d'autres mots - en ne tombant pas, cela est vrai, dans la fausse neutralisation des apparences - c'est contrer, dans l'interaction scientifique, les façons de faire en cours dans les mondes de la pauvreté. Il faut s'opposer à cette attitude de toute puissance, où l'on voit bien que le stylo ou l'enregistreur demeurent les reliques fétichisées de l'enquêteur arrimé à ses phrases, relances, questions, remarques, l'autre demeurant ainsi le dominé dépourvu de capital culturel, celui à qui on impose d'être vu, abordé, côtoyé dans les parenthèses "scientifiques". Bref le chercheur produit et reproduit cela même qu'il prétend objectiver de l'extérieur en "sociologue critique". La sociologie critique doit mieux analyser ce type de domination où la contrainte cognitiviste s'impose, y compris quand l'ethnographe - quel que soit le groupe social - donne la parole aux informateurs autorisés. En *appliquant* ces outils "symboliques", le chercheur est alors préservé, roi soleil de l'imposition symbolique, sûr d'un destin social qui peut le conduire à devenir émérite ou professeur au collège de France car il demeurera, de toutes les façons, quelles que soient les personnes, dans ses cadres à lui, derrière le bureau ou l'enregistreur. *A contrario*, les ethnographes des sous-prolétaires savent bien qu'il faut souvent arriver sans rien, ni carnet, ni stylo, encore moins avec un appareil photo ! Venkatesh a écrit de belles pages sur cette impossibilité. Le capital physique vient neutraliser le capital culturel, n'en déplaise à Bourdieu. La violence symbolique ne peut donc s'exercer tout le temps. Pour autant, c'est contre cette position tutélaire, confortant une vision conservatrice du lien social scientifique, que l'on s'attachera à montrer une autre figure possible de la relation sociale avec un enquêté : une relation à l'autre où l'on peut, dans certaines conditions d'implications - par exemple l'indigénat (Weber, 1989), modifier la valeur même de la parole donnée. Cette implication existe dans le domaine de l'engagement proprement politique (Sanford et Angel-Ajani, 2006 ; Bensa, 2012), pourquoi n'y aurait-il pas, bien plus modestement, une politique scientifique de déformation/reconstruction du *lien* scientifique *avec* la personne concernée, *hors* du cadrage "semi-directif", des parenthèses formelles de la conversation, ou du terrain avec les acteurs dominants (les hommes) du groupe ?

Quand, fin 2001, j'ai rencontré Georges pour la première fois dans un café, il me fut présenté par la coordonnatrice du programme santé d'Emmaüs, association parisienne où je menais alors l'essentiel de mon terrain sur les centres d'hébergement d'urgence. Je sillonnais depuis 1995 les structures de cette organisation caritative. Je l'ai peut-être croisé sans le savoir lors des rencontres informelles que j'organisais avec cette experte en utilisant la "santé comme un prétexte". J'aurais pu le rencontrer aussi lors des échanges que je menais sur ces lieux de survie (repas, soirées, matinées au moment de quitter le centre). Il m'a été présenté comme "relais-santé" à un moment donné du terrain où mon positionnement ethnographique m'avait conduit à endosser la posture du sociologue appliqué "aidant" certains professionnels à mettre en place des actions de prévention santé. En fait, il était bénévole, affublé de ce statut en vertu d'un marchandage : pour l'experte, il avait cet intérêt, en tant que SDF hébergé, de se montrer disponible dans le montage de certaines actions de prévention santé auprès de cette population ; pour lui, il endossait un rôle formel le gratifiant d'un label d'expert alcoologue auprès de ses pairs d'infortune. Fin 2000, il venait à peine de sortir d'un coma éthylique de 12 jours l'ayant conduit aux portes de la mort. Depuis 1995 et les longues années de rue qu'il avait connues alors, faisant suite à une trajectoire tout en oscillation depuis mai 1968 entre le logement, la vie conjugale et le travail d'une part, l'alcool et la bohème urbaine d'autre part, il n'avait jamais pu recouvrer un toit. Il a été souvent à la rue, ou hébergé chez une compagne, parfois "*compagnon Emmaüs*", ou Rmiste en centre d'hébergement d'urgence. En dépit de ses revenus "d'assisté", aucun bailleur n'avait accepté de le reloger en dépit de l'appui d'équipes de travailleurs sociaux à l'Armée du Salut ou à Emmaüs. Par ailleurs, dans les semaines qui suivirent cette entrevue avec l'intervenante, il se montrait très frustré parce qu'il n'était pas reconnu à la hauteur de ses savoir-faire. Il en voulait énormément à cette experte - qui ne le savait pas elle-même - de ne pas avoir défendu sa cause. Persuadé d'être un expert alcoologue, George n'a pas supporté le manque de confiance de l'institution, lui qui voulait aider les praticiens à créer un centre *ad hoc* pour SDF alcooliques à Emmaüs, à un moment précis où cette institution réfléchissait à ce type d'insertion par le soin. Laissé sur la touche, il aspirait à une sorte de salariat dans l'association, fonction qui peut en absolu être entérinée par un contrat de travail. En effet, dans cette organisation, un grand nombre de personnels sont des faisant fonction, que ce soient les gardiens (lesquels viennent juste en 2012 de commencer à recevoir une formation qualifiante), les travailleurs sociaux, et même les chefs de service. Le clientélisme, à cette époque, était fort, des postes pouvant être attribués à des "amateurs" fidèles au directeur. Georges tournait alors en rond, de centre en centre. Avec Emmaüs, il pensait pouvoir enfin réaliser un projet existentiel. Il avait cessé l'alcool, et aspirait à rendre service aux frères de misère en devenant un médiateur. Au lieu de cela, il avait été compagnon, en contrat d'insertion puis au RMI. Après deux ans de luttes, en 2003, il obtint une pension d'invalidité du double de cette allocation. Il cherchait avant tout une utilité sociale, tout en essayant

d'accéder à un logement. D'où une double rancune à l'égard d'associations caritatives impuissantes devant les bailleurs, tandis que, selon lui, elles engrangent les subventions de l'Etat "*sans évaluation ni résultats*".

L'ancien ouvrier communiste, délégué syndical CGT (Confédération Générale du Travail) chargé du CHSCT (Comité Hygiène Sécurité et Conditions de Travail) d'une grande entreprise jusqu'en 1995, disponible à la cause, ne se satisfaisait donc pas de son rôle/statut de relais santé informel. Il aspirait à contribuer à créer une véritable structure pour "SDF malades alcooliques". Alors qu'initialement, je venais pour lui demander de me parler de son rôle officiel, bien vite, il en est venu à me tirer par la manche afin que ses secrets contestataires scellent notre union contre l'association. Une forte logique de plainte envahit la scène. Je décidai de l'entendre jusqu'au bout avant toute recherche de cadrage de ma part. Si l'on veut, mon "offre de discours" était passive. J'étais le réceptacle attentif de sa dénonciation. Au début, mon empathie me commandait d'épouser son point de vue, de me dissocier de mon ancrage dans cette structure sociale comme de mon projet officiel. Il prenait pour un gage de confiance ce qui représentait pour moi une clé d'entrée en vue d'une série d'entretiens informels sur sa vie dans les CHU et son activité de relais en leur sein. Georges devenait un enquêté crédible sur ces deux dimensions. A aucun moment, je n'imaginai qu'il puisse devenir un informateur de premier plan ni que nous allions inaugurer un travail décennal autour d'un récit de vie ; méthode associée à celle d'une observation de sa survie dans le champ de l'urgence sociale, ce que j'appelle une ethnobiographie (2007).

Nous sommes en 2002. Très rapidement, au bout de quelques semaines de fréquentations dans les bars, sans connaître la sociologie, l'ancien ouvrier rebelle retourne mon offre d'écoute passive et me demande des informations sur sa pratique de relais. A un moment donné, il propose que l'on travaille ensemble "sur sa vie" en vue d'écrire un livre. Dans mon journal de terrain, j'ai noté ce moment précis où, à la Sorbonne, tandis que nous discutons sur ses activités dans Emmaüs, il me demande : "*Mais pourquoi toutes ces questions sur ma vie ? Tu me poses des questions sur mon activité de relais, d'accord, mais là, tu me demandes des choses sur ma vie, les métiers d'avant, d'où je viens. Tu ne serais pas en train par hasard de me manipuler ?*". Il a raison. J'essaye de profiter de l'aubaine - avoir sous la main un SDF disposé à parler, ce qui est rare - pour grappiller de manière informelle des informations biographiques, dans l'espoir d'améliorer mes connaissances d'une part sur les bifurcations socio-démographiques qui conduisent du prolétariat au sous-prolétariat ; d'autre part sur les trajectoires institutionnelles dans les CHU. Dans mon esprit, l'écoute passive de ses tourments vaut bien quelques incursions mesurées afin de nourrir, au-delà du but officiel de la rencontre (sa position de relais) les raisons pour lesquelles il a atterri à Emmaüs. Cette remontée en arrière offre la possibilité de retrouver une trajectoire sociale précise. J'imagine d'autant moins que la relation perdure qu'elle est toujours précaire avec les autres enquêtés, pris dans l'urgence. Depuis 1995, jamais un échange dans la durée n'avait été possible

avec des surnuméraires. Quand je demandais explicitement aux personnes croisées dans les CHU de me consacrer du temps, les conversations débouchaient rarement sur un lien durable. Quand j'essayais de revoir l'une d'entre elles les jours suivants, bien souvent elle avait disparu. La faible durée du séjour ne facilitait pas l'exercice. Puisque Georges veut me voir et prend plaisir à "vider son sac", je décide de ne pas plaquer des questionnements socio-démographiques, suivant en cela des préceptes que j'avais codifiés avec Lanzarini (1998). Je prends garde à ne pas fonctionner de manière intrusive, en me contentant de relances factuelles sur des points biographiques évoqués de son fait. Ce qui ne va pas durer longtemps. Dans une phase de crise où il sent l'interrogatoire, je le sens aussi embarrassé, comme tournant autour du pot. Puis brusquement, il me lance : *"Et bien si tu t'intéresses autant à moi que ça, pourquoi tu n'écrirais pas un livre sur ma vie ?"*. Cette phrase inespérée me sidère. Sur le coup, je m'empresse de saluer le génie de son auteur, sans trop croire sur le fond au succès de l'entreprise. Ce n'est qu'au fil du temps que la consistance du projet s'impose. Avec le procédé conversationnel, pendant quelques mois, sans prise de notes, l'idée du livre grandit peu à peu. Je laisse venir. Il peut prendre tout le temps qu'il souhaite pour refaire le monde, placer les responsables sur son échiquier personnel. L'enregistreur s'impose tranquillement entre "deux potes", au bout d'une petite année de partages multiples. Pendant toute cette phase, il est hébergé en urgence. Mais sa situation est stabilisée dans l'association (il ne passe pas tous les jours par le 115, le standard géré à l'époque par le Samu social) grâce à son statut de relais. Néanmoins, dans la même association, il doit passer d'un centre à un autre et il passe beaucoup de temps à courir d'une administration à une autre pour monter son dossier invalidité. Dans ces déplacements incessants, sa domiciliation est compliquée et le courrier s'égaré. Il doit refaire à de nombreuses reprises des courriers ou des photocopies, des extraits d'actes ou des demandes écrites. Il déverse "sur moi" sa rancœur et, hélas, je ne prends pas en notes les trajets administratifs ahurissants qu'il subit, lâchant parfois : *"Tu sais, je tiens, mais c'est difficile. J'ai parfois envie de tout laisser tomber et de repicoler"*. Je lui dis de m'appeler quand il veut. Je l'accompagne dans les structures, sans prendre pour objet les complications administratives dans la vie de SDF.

DU CADRAGE INITIAL A LA PERENNISATION DE LA RELATION : ENTRE SAVOIRS PROFANES ET SAVOIRS SCIENTIFIQUES

La relation s'est donc édiflée sur une demande provenant de l'enquêt. Je me suis demandé d'où pouvait bien lui venir une telle idée. Nous ne nous étions vu qu'une vingtaine de fois, échelonnée sur quelques semaines, environ trois mois. Je l'avais écouté railler son rôle de relais santé, maudire l'experte, s'en prendre aux incompetents d'Emmaüs en matière de prévention alcoolique, préalable à toute réinsertion selon Georges - fil rouge de toute son expertise sur les SDF jusqu'à aujourd'hui - bref développer un point de vue bien à lui et qui m'a rapidement saturé. A certains moments, je me demandais bien pourquoi je restais là à l'écouter pendant des heures même si, par ailleurs, cette relation était sympathique et reposante, vu la tension qui régnait habituellement dans les CHU. Georges avait ses idées et il avait une haute image de lui-même en tant qu'ancien SDF alcoolique, toujours SDF au milieu des SDF mais gardien, selon lui, d'un savoir précieux qui venait de ses anciennes cures et de son expérience personnelle. Expériences de la rue et de l'alcool qui lui feront toujours penser qu'il est bien plus sociologue des pauvres que moi. Selon lui, je n'appréhendais les résidents que de l'extérieur. Georges a toujours eu le tact de ne pas s'affirmer publiquement lors de mes séminaires et conférences sur la pauvreté. Etant "membre de droit" dans l'enceinte universitaire, présent lors de nos entretiens communs auprès de travailleurs sociaux, il a toujours clivé ses prises de position dans les deux mondes : celui de notre relation et celui de notre vie en public. Il m'aurait certainement humilié en affirmant cela. Pour plusieurs raisons. Cela aurait déjà montré qu'il ne tenait pas à moi et donc qu'il se fichait pas mal de me préserver d'attaques symboliques frontales. Cela aurait signifié aussi qu'il tenait en piètre estime mon métier, même si, effectivement, il ne me voyait le plus souvent qu'en position de questionneur sur sa pratique, donc dans un rôle d'ignare. Enfin, à supposer qu'il m'eût déballonné, que pouvais-je rétorquer à un être cassé par la vie ? En tout état de cause, Jojo a toujours été clair avec moi : je ne connaissais rien sur les SDF, en dépit d'enquêtes réalisées sans lui sur Paris et à Lyon auprès de dizaines d'autres surnuméraires. C'est lui qui ouvrait le bal en me parlant de sa vie et en me faisant visiter différents lieux, dont le fameux hôpital de Nanterre (abritant tout un ensemble de dispositifs pour SDF, personnes à la rue dont certaines me furent présentées), mais aussi des accueils de jours, des connaissances de la rue dans le 13^e arrondissement de Paris ou même certains travailleurs sociaux de CHU dont la complicité reposait sur une appartenance commune à la CGT. Le travail biographique me conduisait à le solliciter afin qu'il me révèle ses anciens lieux de survie. Les divers endroits sur lesquels nous nous rendions réveillaient sa mémoire. Il accouchait de son récit comme "activé" par sa présence sur ses anciens territoires. Il était maître de la situation.

On procédera de façon identique en Lozère, pendant une semaine complète. Il s'agissait de revisiter les lieux de son enfance, les lieux aussi qui firent de lui et d'une grande partie de sa fratrie des migrants économiques à la fin des années 1960. Georges a d'ailleurs été un acteur pleinement impliqué en sillonnant les artères de sa Mende natale. Non seulement nous avons marché dans les rues fréquentées par lui et sa famille, nous arrêtant sur ses principaux lieux de vie et de survie (maison, école, rivière, sites anciens et disparus où se tenaient les commerces et entreprises de l'époque, dont le garage où son père mécanicien travaillait). Puis, grâce à son allant, nous avons été à la rencontre de ses anciens camarades d'enfance. En arpentant les ruelles de la capitale régionale, nous avons croisé une dizaine de vieilles connaissances, des commerçants pour la plupart (artisan dans le mobilier, charcutier, coiffeur, restaurateur). Ces entretiens de quelques minutes à plus d'une heure ont été des moments émotionnels forts pour Georges, mais encore en dessous des ressentis éprouvés lorsqu'il retrouva la maison de ville de son enfance. C'est seulement à ce moment-là que j'ai obtenu une information cruciale relative à sa "liberté" d'action pendant son adolescence. En me montrant la chambre de sa sœur Jacqueline, il confia qu'elle retrouvait son petit ami en passant par la fenêtre. Du coup, lui et son frère, pouvant la faire "chanter" auprès du père malade, jouissaient d'une grande liberté de manœuvre et s'initiaient à une certaine "vie à la rue" dans un moment de précarité familiale. Deux événements ont été particulièrement riches humainement et scientifiquement. Le comportement actif de cet informateur volontaire nous a conduits, pendant cette semaine de "terrain" en Lozère, à entrer en contact avec un groupe de personnes âgées dans un restaurant situé près de la gare. Lors d'une conversation où nous passions en revue les souvenirs de la matinée, Georges s'est adressé au patron : *"Tu sais qui je suis ? Voyons je ne te dis rien ? Pèpète ! Georges, le frère de Roger, qui a été en nationale 1 ici !"*. Le patron, abasourdi, réfléchit puis se précipite sous le comptoir pour en ressortir un livre des années 1980 collectant les photos des équipes de football sur plusieurs dizaines d'années. Et voilà les anciens, accoudés au bar, venir commenter les visages et les années écoulées. A ce jeu, le plus intéressant a été de découvrir la mémoire prodigieuse de Georges, impressionnant ses pairs sur une infinité de détails historiques portant sur les familles, les commerces et les entreprises d'antan, ainsi que sur les noms d'amis respectifs d'enfance associés à des anecdotes précises. Les membres présents constatèrent cette mémoire exceptionnelle, Georges ne cessant de ressusciter des portraits et des histoires révolues depuis plus de 50 ans, en localisant les gens dans les communes. Au-delà des contenus évoqués ici ou là, je recevais comme une attestation de mémoire conforme ! Mémoire solide que j'ai rapporté à son travail de subjectivation, lequel fut initié puis perfectionnée lors de cures et de réunions d'alcooliques fréquentes, sans parler des récits du malheur échafaudés pour les travailleurs sociaux croisés pendant presque 30 ans. Le second événement s'est déroulé sur une journée entière. Par internet, Georges avait retrouvé la trace de l'un de ses amis d'enfance les plus chers, Lulu. Nous nous sommes rendus

chez lui et, après des retrouvailles festives entourées de pleurs, j'ai vérifié que tous les épisodes relatifs à la combativité locale communiste, à la haine des catholiques réactionnaires, à la pauvreté d'antan et aux tactiques de débrouillardise, aux petits larcins et aux frasques du "Pèpète" inventif et rebelle, étaient confirmés par son ami engagé, souvent avant même que je ne pose discrètement des questions. Le plus surprenant fut même d'apprendre que, pendant son adolescence, Georges avait la réputation d'être un tombeur matador ; il impressionnait ses copains par son audace. Autrement dit, je découvrais qu'une partie du sens pratique actualisé et transféré plus tard dans "la jungle des villes" et la bohème sexuelle provenait de la socialisation précoce aux tactiques de survie initiées à l'époque où, son père étant malade, lui et son frère écumaient les alentours pour approvisionner le foyer en bois de chauffage ou en provisions chapardées ici ou là.

Bien entendu, je menais aussi mes propres investigations et je ne manquais pas, dans la mesure du possible, de l'associer à mes démarches. Il pouvait ainsi voir de quoi était fait un versant différent du métier de sociologue quand il s'agissait de fonctionner en semi-directif pendant une heure ou deux avec un technicien du social. Je prenais soin de laisser un temps de parole à Georges, sans le présenter comme SDF. Jamais quiconque ne m'a demandé à quel titre cette personne m'accompagnait dans ce protocole "purement" scientifique. Dans le monde des professionnels sociaux, cette ouverture d'esprit est à corrélérer avec la faible professionnalisation des praticiens, lesquels ne savent pas forcément poser des bornes à la définition de l'entretien légitime. C'était l'occasion de participer humainement à l'action d'enquête avec l'arrière-pensée que je pouvais aussi m'appuyer sur ces cadres d'objectivation pour le socialiser au travail de recherche. Je cherchais à déclencher, en retour, des analyses supplémentaires de sa part. Cette montée en puissance faisait partie de la commune humanité telle que je l'entends. Il pouvait découvrir les outils de la sociologie, assister en direct à mes questionnements, voir comment je réagissais dans des situations autres. Surtout, il était invité à faire un peu de sociologie. Je prenais à cœur de lui expliquer mes cadres théoriques sur les CHU et cette vision critique a facilité notre inter-subjectivité. La compréhension du fonctionnement des centres d'urgence a été facilitée par les points d'appui issus des entretiens menés avec les professionnels du social : en écoutant les versions officielles, et aussi des morceaux de retranscription d'entretiens, Georges s'est remémoré ses différentes périodes de vie à la rue ou dans les centres fréquentés depuis mai 1968. Dès que nous avons fini l'entretien avec un professionnel de l'action sociale, nous commençons entre nous un entretien sur l'entretien permettant d'ajuster et de confronter le discours institutionnel avec l'expérience vécue qu'il avait de telle ou telle structure. Nous avons ainsi rencontré ensemble une bonne trentaine de travailleurs sociaux de terrain, au Centre d'Hébergement et d'Accueil pour les Personnes Sans-Abri (CHAPSA de Nanterre, dans les centres d'urgence d'Emmaüs, ceux du Secours catholique ou de la Ville de

Paris. Nous avons rencontré ensemble quelques responsables d'associations (Mie de pain et Emmaüs). Et nous analysions ensemble les attitudes des gens rencontrés ou faisons le bilan de nos pérégrinations sur le terrain. Il me semble que cette répétition incessante des questionnements, ce "retour obstiné aux mêmes objets" clamé dans *Le métier du sociologue* (Bourdieu, Chamboredon et Passeron, 1983) n'a pas dénaturé sa mémoire biographique mais a, au contraire, facilité un travail en profondeur, Georges n'hésitant pas à contredire un de mes points de vue ou à déclarer que ma question était sans valeur. Cette pratique commune lui a aussi servi à se rendre compte que je ne le manipulais pas. Enfin, cette expérience renforçait notre complicité car il n'était pas rare que l'on rit ensemble en se congratulant mutuellement sur la performance accomplie.

Ce va et vient entre le terrain que je partageais avec lui et le terrain qu'il m'ouvrait lui-même ne l'a pas empêché pour autant de me faire sentir, depuis plus de 10 ans que nous fonctionnons ensemble, que la seule vérité scientifique provient de l'expérience. Et même plus : d'une expérience doublée d'une qualité d'expert qui repose à la fois sur le vécu direct de la rue et de l'addiction, sur le vécu des centres de cures et des logiques personnelles de la rupture avec l'addiction ; et aussi, sur une compétence "universitaire" attestée par un diplôme : un DU (Diplôme Universitaire) d'alcoologie obtenu à Tours dans le service du médecin alcoologue qui dirigeait un des centres de cure où il avait été "soigné" en 1977. Georges m'avait demandé, au bout de deux ans d'interconnaissance, s'il pouvait s'inscrire en thèse par équivalence. La lecture de son DU permet de se rendre compte du fossé entre la sociologie et cette courte biographie rédigée alors dans un style médical, associant l'alcoolisme des SDF à une maladie. Ce discours institutionnel intériorisé, bricolé, utilisé comme on le fait de poèmes appris et régurgités en séquences presque toujours identiques, formait et forme toujours le socle sur lequel repose la légitimité de Georges. Son savoir sur les SDF et sur les SDF dépendants lui semble inébranlable. Voilà pourquoi celui qui est devenu mon ami a toujours considéré que mes propos étaient du charabia abstrait, fondé au mieux sur la chair de ses analyses, au pire sur des divagations théoriques inintelligibles qui sont l'arbre qui cache la forêt de l'ignorance. C'est sur cette croyance en sa propre valeur, mitigée par nos discussions mutuelles où il se rendait bien compte que mes analyses sur les CHU témoignaient quand même d'un peu de pertinence, que deux choses apparaissaient. D'une part le rééquilibrage de la relation ethnographique ; d'autre part une révélation en acte du succès de sa survie psychique après tant d'années passées dans la "rue" : l'identité "en vie" de Georges l'a maintenu en vie tout court. C'est une zone intouchable et encore aujourd'hui, en 2014, il me vante le succès de son entreprise. En résumé, ce n'est pas le logement sec qui convient aux SDF, c'est une cure et une prise en charge adaptée. Autrement, la personne relogée va replonger dans son ancien mode de vie. Et c'est en interrogeant ce discours pris au départ comme écran que j'ai pu retisser le fil de sa construction identitaire. Discours de grandeur,

expertise alcoolique, expertise sur la vie des SDF, anecdotes savoureuses sur sa vie de biffin et de routard hors de l'usine s'unissent.

Ce lâcher prise du chercheur devant son informateur a donc été le ferment d'une relation offrant une consistance sociale à la personne étudiée. Dans une approche éthique associée à l'idée de laisser l'autre se raconter à son rythme, deux êtres ont peu à peu appris à se connaître, à partager ensemble des visites, des sites, des gens, des idées. Ce respect pour l'autre, incontestablement enroulé autour du respect admiratif pour un survivant, a acté le fait que sa réalité devait s'imposer autant que mes questionnements. Elle m'a assigné un devoir de résilience quand Jojo se mettait en scène, un silence sur certains fonctionnements, une sorte de mise en fragilité qui rétablissaient la balance entre deux êtres aux destins sociaux bien différents. Ces relations sociales déséquilibrées, improbables, à commencer par le type de logement qui nous séparait avant 2007 (date à laquelle il a obtenu un F2 en HLM), ou encore l'argent possédé, étaient un peu atténuées. Outre ce jeu d'égalisation dans la communication, j'essayais de ne pas montrer l'étendue de cette différence tout en la diminuant un peu, en l'invitant dans des restaurants pas chers ou en allant de temps en temps au cinéma. De même, je me suis toujours interdit de lui demander pourquoi il était handicapé, attendant qu'il m'en parle lui-même. Ayant expérimenté de nombreux entretiens semi-directifs avec des SDF qui rapidement pleuraient ou se fermaient, ou laissaient en suspend de larges pans de leur biographie (meurtre, prison, séparation, licenciement, expulsion), j'en avais conclu que ce protocole fabriqué pour le monde commun des classes moyennes, ne pouvait être asséné aux sous-prolétaires, sauf à susciter une cascade de questionnements traumatiques sur des coups durs de la vie. Du fait de ma prudence, de mes silences, du sentiment aigu de l'humilité en face d'un rescapé de la rue - j'ai éprouvé un sentiment identique en face des survivants des camps lors de l'enquête qui aboutira au livre *Devenir un Dieu* en 2004 - Georges a donc pu exister, se fabriquer une caisse d'enregistrement et d'écho de son égotique compétence déclarative, se démultiplier dans un remaniement identitaire concentré autour de son expertise en matière alcoolique. Fonction thérapeutique ? Peut-être. En tous les cas, mon écoute, mes relances choisies, les questionnements prudents sur site, tout ce retrait stratégique comblé aussi par des remplissages latéraux - je vais revenir sur ce thème - ont alimenté cette prise de position courageuse, face à un chercheur de la Sorbonne, le menant à se sentir à l'aise pour s'affirmer activement comme meneur dans la manière de parler de lui et de ses pairs.

Bien sûr, cette attitude était baignée dans une co-présence peu "sérieuse" où nous passions aussi du temps à rire, nous chambrer ou mater les filles, confinés que nous étions dans l'espace public parisien. Sans que je ne l'enferme *a priori* dans le schéma de la misère sexuelle, je vivais avec lui de longues heures où il détaillait sa fascination pour les femmes, me donnant aussi des conseils "techniques". Il me semble donc, rétrospectivement, que le passage à l'acte en faveur du livre ne s'origine pas uniquement dans la compétence auto-ressentie de Georges mais aussi dans cette

ouverture que je n'ai cessée d'avoir avec lui pour le mettre à l'aise et créer cette évidence d'une relation partagée, engagée émotionnellement (Cohen, 2004), favorisant la prise d'initiatives et le droit citoyen à la critique. De manière générale, je valorisais ses compétences : il était d'abord celui qui était l'informateur sur la condition des gens à la rue, celui qui savait. Avant de parler du livre, je l'avais placé en position de détenteur de la vérité à propos de son propre monde. Il pouvait le mieux me dire ce qu'étaient les autres, comment fonctionnait l'urgence sociale. Ce furent mes consignes initiales. Décentré par rapport à sa biographie et au forçage de l'aveu sur soi, il pouvait parler à loisir de ceux qu'il connaissait, du vécu des associations, des logiques d'insertion autour de l'alcool. Son envie de dénoncer ceux qui ne l'aidaient pas s'enroulait autour de mon cadrage comme "informateur". Je mobilisais l'expert et, en fin de compte, le sens du livre était là. Le "il" a permis de libérer le "je" en faisant toute sa place au "il" de l'expert. Au travers de l'expert transpirait son champ de représentations et, finalement, le sens de sa vie. La confiance s'est instaurée dans cette non fixation initiale directe et angoissante sur le sujet. S'il était sujet, c'était d'abord en tant que sujet SDF connaissant d'autres *alter ego*. Ce n'est que progressivement que j'ai saisi combien cette position d'expertise lui convenait et l'invitait à se présenter aussi comme expert tout court, que cela le concerne directement ou que ce titre l'aide à parler des autres. Bien sûr, je tentais aussi de lui poser quelques questions personnelles afin qu'il me parle de lui, de sa trajectoire. Et il a bien vu mon jeu. Mais, pendant ces quelques premiers mois, il me parlait surtout, pendant des heures, de tout ce dont il avait envie de parler en tant que professionnel de sa vie et des institutions. Grâce à son savoir sur l'alcool, il approchait les SDF et leurs "problématiques". Ses savoirs profanes le hissaient au rang de quasi-sociologue décortiquant les échecs des associations tant pour lui (non relogement) que pour les autres : son axiome de la réinsertion, martelé dans tous les débats est, selon lui qu'il "*faut passer par le traitement de la maladie alcoolique avant toute autre réinsertion*". En me parlant des autres, des autres contre lui, il me parlait forcément de lui et je saisisais ces opportunités comme des outils de relance même si je savais que, le fil rouge de l'affect étant tissé, tout viendrait à point pour qui sait attendre. Il s'en est quand même aperçu, même si, au tout début de l'échange, je ne savais pas encore que l'idée du livre allait sortir, pas plus que j'allais le côtoyer jusqu'à aujourd'hui pendant une douzaine d'années. De mon côté, j'ai saisi rétrospectivement que la volubilité de l'enquête n'était pas étrangère à son désir que l'on écrive un livre sur lui. Il avait des idées, il les opposait aux autres, et le livre serait un des lieux pour enfin sortir ce qu'il avait à dire avec la certitude de faire avancer les choses. Personne ne l'écoutait. Je venais pour l'écouter. Je tombais au bon moment, à un tournant de sa vie où il espérait vraiment quitter la rue et la précarité tout en s'occupant des autres. Mon souvenir cuisant des déboires avec les entretiens formels (Bruneteaux et Lanzarini, 1998) m'avait armé dans l'idée de ne pas reproduire ce type de violences détestables contre des perdants. J'allai m'orienter vers cette logique dialogique incertaine, progressive, attentive à la personne, à ce qu'elle peut dire.

J'essayais de poser l'autre comme informateur déployant sa propre manière d'interagir avec ce que j'importais moi aussi dans la relation. Deux êtres agissaient avec leur opacité propre, sans que je ne sois ce chercheur pressé et arrogant imposant ses cases et harcelant de questions l'enquêté. Venkatesh l'a bien senti, lui qui s'est pensé aussi sous les traits du *Hustler* venant piller les habitants de la cité de Chicago. Le plus possible, je tentais de m'appuyer sur son matériau pour aller là où je voulais aller, tranquillement, progressivement. Sans la peur que ressentent les sociologues des ghettos, je pouvais plus facilement me risquer à lui soumettre mes incompréhensions ou mes propres relances. Mais je devais souvent attendre une heure ou deux, pris dans son idée du jour, avant que je ne puisse trouver le moyen, contextuellement, de soulever des questions qui me taraudaient. Et parfois, la situation ne s'y prêtait pas du tout parce que ses préoccupations du moment affectaient tout propos. Je me souviens de longues journées où il remuait dans tous les sens des problèmes familiaux lourds, comment revoir sa fille ou se vider de la souffrance de voir sa sœur refuser une de ses demandes. C'est dans ce jeu tout en tension entre des savoirs profanes orientés vers la dénonciation et les attentes de reconnaissance d'une part et, d'autre part, les attentes "cognitivistes" du chercheur que le lien s'est construit peu à peu. D'où l'aspect chronophage de cette écoute s'étalant en quelque sorte de manière multidirectionnelle (plaintes, blagues, interactions provoquées avec d'autres, activités communes). Je recherchais un cadrage le moins violent possible tout en redressant le flux de paroles vers ce qui m'intéressait aussi : des faits précis socio-démographiques, des informations sur le sens de sa vie.

En termes d'habitus, bien d'autres dimensions entraient en jeu dans cette co-construction de la proximité. D'origine prolétarienne (père chaudronnier), j'avais rapidement utilisé cette donnée pour lui dire que je partageais son camp. Cet aveu de commune appartenance, tout au moins dans les origines, était appuyé par d'autres dimensions personnelles qui fonctionnaient sur le mode du cela va de soi, du sens pratique, ou stratégiquement. Ces dispositions populaires (fils d'ouvrier, vie en cité HLM ou Habitat à Loyer Modéré) allaient résonner dans les schèmes de la personne présente en face de moi : l'habillement, la tenue relâchée, le franc-parler, l'argot, les intonations, les mots "mangés" dans la bouche, la critique des petits bureaucrates universitaires "affaires" dans le capital temporel, tout cela venait "naturellement" sous la forme d'une dénonciation pertinente à ses yeux. Je demeurais par homologie un dominé, renvoyé au statut de marginal par des professeurs agrégés dont le sens critique ne se pratiquait guère avec des personnes en situation critique (Venkatesh, 2009). Il voyait bien que je n'étais pas un "chercheur de la Sorbonne" – même s'il affectionnait de se retrouver dans mon bureau...pour appeler des filles en disant qu'il "*travaille avec un chercheur du CNRS à la Sorbonne*" – mais plutôt un gars "proche" de lui. Il était possible, ensemble, de mater les filles à la terrasse d'un café, de parler "cul" de manière triviale (Godelier, lui, avec des femmes, 2004, p. 204-205) en faisant frissonner l'habitus viril des males qui s'héroïsent. Il adorait me parler de ses

anciennes conquêtes et moi je riais, je relançais sans aucune gêne, parce que mon milieu de vie comme le service militaire ou la vie d'étudiant et d'adulte m'avaient abreuvé de formules stéréotypées et d'onirisme social à propos des femmes. Langage de sens commun et de genre socialement situé. La biographie s'écrivait ainsi par plaques : les histoires de fesses, les histoires de violences institutionnelles, les anecdotes de débrouillardise, les illégalismes, les usages de l'alcool, le rapport au corps et à l'hygiène dans la rue ; une rue qui, la nuit, est porteuse de prostitution chez les SDF quand les adultes "normaux et logés" viennent repérer et acheter le corps sous-prolétaire jeune ; ce qui vaut aussi pour les jeunes homosexuels (Proth, 2002). Proche de lui, j'étais présentable et présenté à des gardes barrières de CHU grâce auxquels je pouvais passer la nuit sur place, parfois en dormant au milieu des autres. Bien sûr, je pouvais alors accéder à une partie de sa famille (ses frères et sœurs), ses amis d'enfance à Mende ou à ses copains de galère sur Paris, dont Claudio, un ancien boxeur et Kamel, un de ses anciens logeurs. Les repas pris ensemble gonflaient cette dimension existentielle routinière. Ça se passait bien, au point que Claudio, mort récemment à 54 ans, a insisté pour m'aider à déménager un jour. Le repas qui suivit fut bien arrosé, tant pis pour George et sa prévention alcoolique ! Mais il est parvenu à faire suivre une cure alcoolique à son pote quelques mois après... Il me présentait à ses "conquêtes". En fait des filles chômeuses "récupérées" à la bourse du travail parce que son rôle de coursier bénévole pour un ami syndicaliste était opportunément utilisé. Il sillonnait aussi les accueils de jour et recourra plus tard aux sites de rencontre, quand il obtint un appartement HLM. Je présument surtout un lien d'instrumentation de la part de ces femmes (à plusieurs reprises il reconnut avoir donné de l'argent à leur demande ou bien il me demandait de les laisser faire mon ménage ou repasser mon linge). Mais compte tenu de ma politique de prudence et de respect, à aucun moment, je n'ai demandé à jojo s'il avait réellement couché avec une de ces filles ou quoi que ce soit tenant à sa vie avec l'une d'elles. Et quand il parlait de "concrétiser", je validais sa définition en façade, même si je n'y croyais pas toujours, ou pas vraiment, sans pouvoir prouver quoi que ce soit. J'ai défini ce silence, cette limite à mon travail comme une nécessité absolue. Mieux vaut perdre des informations ou se tromper à la marge plutôt que de casser un être humain ou d'être un juge de ses façades. Son onirisme sexuel/pratiques sexuelles lui servaient aussi à se projeter dans la figure d'un être social apparenté à ce que j'étais, un être sexualisé. Je n'étais pas étranger moi non plus à un certain onirisme. Il fallait "laisser le temps au temps", au plaisir d'être ensemble et de se dire *des choses qui font du bien* sur les territoires choisis, celui de la plainte mais aussi celui du rire, avec les inépuisables récits de drague ou des plans épiques ou foireux. Mon habitus se vautrait dans l'évidence d'un engagement corporel où les rires, les jeux de mot, les gros mots, la dénonciation des puissants se mélangeaient dans les intonations gutturales, les pliures et rapprochements du corps

en face-à-face⁴ (se tordre de rire, marcher ensemble sans chichis, se saluer et bientôt s'embrasser, parfois chahuter un peu à l'occasion, ne pas se prendre au sérieux tout en parlant aussi souvent très sérieusement).

Tout n'est pourtant pas réductible au jeu de l'habitus et des origines. J'avais déjà mené des enquêtes dans les milieux populaires, auprès des jeunes des cités, des médiateurs, des éducateurs, des femmes en insertion, et d'autres populations sans logement. La part de la socialisation professionnelle comptait aussi, comme l'effet de la diversification des terrains (forces de l'ordre, terrains multiples à la Martinique, notamment sur le carnaval ou les forums sociaux caribéens, déportés des camps de concentration, classes populaires). Tout compte fait, je menais parallèlement plusieurs enquêtes et George représentait une investigation parmi d'autres. Je ne me sentais pas crispé, obligé d'avoir des résultats rapidement. Je ne le "pressais" pas.

Enfin, il y avait des similitudes de souffrances que je ne cherchais pas à cacher. Traversant une crise suite à un divorce houleux, j'apparaissais aussi fragile et il m'est arrivé de pleurer devant lui, souffrant de ne pouvoir voir mon fils plus de 6 jours par mois pendant de longues années, en dépit de procès renouvelés. Ne fonctionnant pas dans le compartimentage des informations personnelles, j'avais à cœur de laisser s'installer entre nous le monde de l'intimité, lui dévoilant *in situ* mon vécu, et en le redoublant dans la confiance partagée. J'ai expérimenté avec lui, de manière volontaire, l'engagement réciproque. Tout simplement, j'avais confiance en lui et nous passions tellement de journées à discuter, arpenter les rues ou sillonner les lieux d'accueil qu'on était entrés dans un "presque vivre ensemble". Parfois, une discussion entre nous était presque entièrement consacrée à mes affres de père sans fils. Je me disais avec culpabilité que non seulement j'avais une bonne situation matérielle et, en plus, je profitais de sa présence pour déverser mon trop plein de rancœurs ! Pourtant, sans même le calculer à l'avance, je pense que cette ouverture des intimités m'a ouvert les siennes, notamment la perte traumatique de ses deux enfants avec deux épouses différentes, les accusations judiciaires pour des histoires familiales très graves, ses histoires familiales, celle de ses parents et celles de ses frères et sœurs. Car cette faiblesse, dimension perceptible aux émotions libérées, contribuait aussi à rééquilibrer la relation, Georges n'étant pas avare de conseils et de coups de fils pour prendre de mes nouvelles.

Il est évident que ce temps partagé a été payé au prix fort, notamment au CNRS où on s'inquiétait de mon absence de production. J'ai aimé être reconnu dans mon travail de longue haleine par Bourgois lors de la journée d'études qui lui fut consacrée

⁴ Alors que dans un monde de sens commun, le langage du corps peut être partagé et demeure à l'état implicite, en anthropologie "exotique", l'altérité est telle que chaque mouvement, gestuel fait l'objet d'un décryptage méticuleux et d'une codification quasi théâtrale (avec mimes pour susciter des commentaires), imposant un co-savoir progressif avant que l'acculturation n'opère au terme de nombreux mois (Losonczy, 2004).

et que j'ai co-organisée avec d'autres collègues⁵. Son intervention, parue dans *L'Arrière-cour de la mondialisation*, lui qui avait passé plus de 10 ans auprès des SDF de San Francisco avant de sortir *Righteous Dopefiend*, venait calmer les accusations de fainéantise proférées par les instances dirigeantes. J'ai sans doute tardé à écrire mais je sens toujours aujourd'hui les barrières qu'il a fallu dépasser pour inventer, dans cette vie à deux, un cadre à la fois social et scientifique qui "tienne".

Laisser dire, placer l'autre en informateur, faire son métier avec l'enquêté, laisser faire certaines dispositions de l'habitus "fonctionnel", tels étaient les ingrédients qui ont façonné la confiance et même l'amitié indispensable pour s'enfoncer progressivement dans le récit d'une vie marginale revendiquée mais aussi d'une non-vie de pertes (deux enfants, trois épouses), de ruptures (licenciements pour alcoolisme dans une phase de retour à la vie ouvrière en CDI), de violences subies ou vues (prison, bagarres, meurtres, auto-destruction). Voilà pourquoi ce cheminement méthodologique serait incomplet sans évoquer le mélange entre les entrées scientifiques et les pratiques latérales. Vivre scientifiquement, autre manière de parler de l'ethnographie, c'est ne pas enfermer le sujet dans une pure instrumentalité fonctionnelle. Est-ce parce que les classes moyennes (avec les bourgeois) exploitent les autres qu'elles se sentent plus à l'aise dans ces protocoles formels où l'humain est réduit à son utilité immédiate, à sa plus-value heuristique arrachée rapidement ? Il venait, par fidélité à la CGT, de mettre les pieds à la bourse du travail, place de la République. Et là, il avait sympathisé avec un cégétiste travaillant aux prud'hommes. Ce militant lui donnait des petits jobs de coursier. On allait voir ce nouvel ami, R. qui allait de plus en plus s'investir dans le dossier de l'urgence sociale. Implication syndicale qui allait le conduire, quelques années plus tard, à occuper un CHU de l'Armée du Salut dans le 15^e arrondissement, avec le soutien logistique de la section locale CGT du 11^{eme} arrondissement. Ce centre venait d'être fermé mais les occupants refusaient de céder les lieux. Plusieurs élus défendirent l'occupation, dont Anne Hidalgo, l'actuelle maire de Paris. Georges, lors de cette mobilisation, s'occupera du ravitaillement en faisant des allers-retours entre la mairie de Champigny, pourvoyeuse de plateaux repas et le centre Duranton. Georges, pendant cette action collective, a discuté avec plusieurs représentants de la République, plaçant à chaque fois son projet d'accompagnement des SDF alcooliques. Quand l'occupation a pris fin, une grande réunion a réuni des associations caritatives, la DASS (devenue DRIHL), la Mairie de Paris. Georges a défendu l'idée d'une maison relais qui serait dédiée à l'accueil de SDF sortant de cure alcoolique. Mais ne représentant personne d'autre que lui, il n'a pas été associé au projet de réaménagement. Le plus important n'était pas là. A la suite des 3 mois d'occupation,

⁵ Avec Terrolle. Journée d'études du CESSP/LAU autour des travaux de Philippe Bourgois le 28 juin 2007 dans l'amphithéâtre Lefèbre à la Sorbonne, avec comme discutants Lapeyronnie et Gaboriau.

Georges a été aidé par les services sociaux. La peur de la mobilisation collective, dans un contexte où l'organisation Médecins du Monde faisait aussi parler d'elle sur Paris, a été redoublée par le mouvement des Enfants de Don Quichotte. Bénéficiant de cet effet d'aubaine involontaire, Georges a fait partie de ces SDF à reloger en priorité. Le directeur de la DASS (Direction des Affaires Sociales et Sanitaires) en personne est intervenu à plusieurs reprises pour constater l'état d'avancement de son dossier. Quand, à nouveau, à la suite du refus d'un bailleur, Georges a écrit au directeur en personne, c'est lui-même qui s'est arrangé pour trouver un autre bailleur plus conciliant. A l'époque, l'ancien biffin invalide touchait environ 800 euros de pension. Courant 2007, après un an d'attente dans un hôtel privé conventionné -une sorte d'hôtel de marchand de sommeil dans le 11^e arrondissement- il a pu accéder au droit commun.

Pris dans ces liens politiques, je me suis vu embarqué dans un autre travail de mobilisation de SDF, avec distribution de tracts et organisation de réunions à la bourse. Cela ne donna pas grand-chose. Les SDF qui s'étaient déplacés croyaient que "notre" organisation allait leur fournir des prestations diverses. Cela se passait un an avant la mobilisation des Enfants de Don Quichotte en 2006 et en même temps que l'action des tentes de Médecins du monde place de la République. Si Georges s'était inscrit dans une association d'anciens alcooliques, je l'aurais suivi aussi. Toute activité où il aurait voulu que je sois à ses côtés, et peu importe le lien avec le travail biographique à faire, aurait eu sa pertinence. C'était de toutes les manières des supports empiriques pour grappiller de l'information, directement ou indirectement (expérimenter ensemble, en-gage-ment de la confiance prolongée) telle qu'elle s'offrait dans un glanage. C'était aussi, surtout, un moyen de vivre humainement ma relation avec Georges et cette richesse-là était la plus payante en fin de compte. Même sans visée instrumentale, la relation de confiance est une invitation à l'historicité, de même facture que celle de tout un chacun. La recherche est un morceau de vie, elle vit. La longue durée de la co-présence interroge le couplage entre entretiens, observations et événements inattendus qui se découvrent et maillent une vie en partie commune et ouverte. Entretiens formels, entretiens informels, observations intentionnelles, observation de la vie en train de se faire et observations de crise, se sont articulés. Dans le travail ethnographique, le mode conversationnel prime au départ. D'abord pour se présenter, ensuite pour proposer un ou des entretiens formels, enfin pour assumer les à-côtés de l'enquête dans un site donné. Cette fluidité se retrouve dans la procédure de l'observation. L'enquêteur choisit sans doute le site à observer, il ne choisit *jamais* d'observer les événements qu'il déclenche ou que l'acteur déclenche. L'aspect constructiviste de la recherche se dédouble : il y a l'histoire du ou des positionnement(s) de l'ethnographe, et il y a aussi les "histoires" de l'enquêté qui transpercent l'histoire provoquée par le chercheur, les deux se combinant parfois (outre les activités politiques ou associatives - voir infra - je l'ai aidé à renouer un lien avec sa fille). Ces effets de situations (événements, nouveautés, ruptures, crises,

accusations, démissions, effets de changement de posture, par exemple lorsque l'ethnographe traverse lui-aussi des crises) deviennent autant de cadres d'observation spécifiques qui, en retour, modifient aussi les postures de l'un et de l'autre. Sans doute aussi nos identités. Seule une vision proprement bureaucratique des gens à étudier peut donner l'illusion de marquer de grandes frontières ; lesquelles commencent d'abord par le dégoût qu'inspirent les pauvres qui ne sont jamais invités dans le monde académique, encore moins dans le monde personnel, comme l'enseigne justement Bizeul (2010) dans ses écrits méthodologiques. Chercheurs qui ne souhaitent jamais partager la vie des personnes étudiées, les détestant au fond pour ce qu'elles sont, ou pour ce qu'ils croient qu'elles sont, et rentrent chez eux bien rapidement après une courte parenthèse "sur le terrain", expression néocoloniale déshumanisée qui a toujours court dans notre milieu. A cet égard, le travail ethnographique d'un Bourgois ou d'un Venkatesh représente un modèle de vertu. Ce dernier montre remarquablement bien les compétences des pauvres, des habitants des *projects* comme des *bustlers* ou des gangs au point de se sentir parfois complètement dépassé, infantilisé, quand il doit expérimenter, pour un jour, les capacités relationnelles de caïd dans un univers extrêmement complexe ou lorsqu'il tente de mener un entretien avec une vieille femme, habitante de *l'inner city* qui est aussi une entrepreneuse de cause hors pair retournant les questionnements et les préjugés de l'auteur.

La profondeur des liens noués dans la durée a fait nécessairement dériver la relation vers autre chose qu'une pure relation d'enquête lors de laquelle le prélèvement de savoir est ordinairement à sens unique. Au terme d'une dizaine d'années de relations quasi-quotidiennes puis hebdomadaires dans la phase finale de la recherche avec Georges, autour de 2009, plus espacées en tous les cas depuis son relogement en 2007 et son redéploiement vers d'autres activités, une sorte d'amitié s'est tissée entre nous. Elle associe un système d'échanges de services en dons et contre-dons où il a toujours été possible à l'un et à l'autre de rebondir sur les soutiens apportés par l'un ou par l'autre. Je ne parlerai pas de relation égalitaire parce que les capitaux respectifs, les attentes formulées rendent impossible le postulat d'une symétrie. Mais d'une relation d'attachement dans laquelle j'ai toujours recherché à faire participer Georges aux différentes opérations de la recherche, et, réciproquement, où je l'ai suivi dans le montage de ses projets, ses luttes, sa vie ordinaire avec son cortège de souffrances et d'espoirs. Mais cette relation régulière, pendant des années, correspondait-elle à ce qu'on appelle une amitié ? Je n'ai pas vécu ma vie avec Georges comme j'ai pu la réaliser avec d'autres amis, mais après tout, je n'ai jamais standardisé mes relations amicales. Elles sont différentes les unes des autres. Georges est devenu un confident très intime, le "terrain" coïncidant avec une phase de rupture où les masques sont tombés plus rapidement que prévus. L'ethnobiographie, en ce sens, c'est faire du terrain en faisant autre chose que du terrain. C'est partager des segments temporels, être avec l'autre, dans la vie de l'autre et réciproquement ; et démultiplier les points

de jeux relationnels : travail formel questions/réponses, discussions informelles, blabla de sens commun sur une foule de choses, confidences sur nos vie respectives, aides et soutien en cas de problème précis, aides matérielles contrebalancées par des dons à sa mesure (payer le café de temps à autre dans sa phase la plus démunie, un téléphone portable, du cash en cas de besoin, à sa demande, rare en fait). Quand je n'obtenais rien ou des redites (séquences alcooliques, répétitions d'anecdotes, plaintes déjà entendues), j'avais aussi passé un bon moment avec lui. Nous nous étions donné de nos nouvelles, rafraîchi certaines données nous concernant, montré un souci pour l'autre sur des affaires de papiers en cours, de choses problématiques qui devaient se décanter. Tout ce monde de sens commun que les êtres sociaux s'envoient et se renvoient, avec des synthèses quotidiennes ou hebdomadaires dans le RER (Réseau Express Régional) ou par téléphone. Nous menions en quelque sorte une vie sociale propre, construite au sein de cet échange scientifique associé à d'autres éléments de la vie ordinaire.

Mais, dans un premier temps, durant sa phase de vie dans les CHU, entre 2001 et 2007, je n'ai pas fonctionné comme un ami véritable au sens du sens commun occidental. Notre amitié était quand même affectée par la définition d'une improbable rencontre sociale rendue possible par la demande scientifique et la demande de parole de Georges. Par ailleurs, je ne l'ai jamais hébergé chez moi quand il tournait de CHU en CHU, invitations qui sont devenues banales quand il a été relogé. Entre 2001 et 2004, date de la vente de ma maison dans un village au fond de l'Essonne, je vivais encore avec mon ex-épouse, laquelle ne connaissait rien de lui. Elle pouvait d'autant moins accepter sa présence, comme moi d'ailleurs, que nous avions eu un bébé. La naissance de mon fils a coïncidé avec le début de mon travail avec le lozérien. Avec ma conjointe, nous étions paniqués à l'idée que cet enfant soit contaminé. Cette impossibilité de venir en aide à Georges sur ce plan n'a jamais signifié, bizarrement un sentiment de culpabilité de ma part. Mes gênes ont été balayées par sa propre réserve et la démonstration de ses capacités à tourner de CHU en CHU sans jamais dormir dans la rue. A cette époque, le CHU la Mie de pain venait de mettre en place un système d'hébergement de longue durée (tout l'hiver) pour les plus de 50 ans. Les autres périodes, Jojo connaissait suffisamment de monde pour ne jamais être pris au dépourvu, en sautant la barrière du 115 et du Samu social. Son entretient, joint à son expertise normalisatrice, l'orientait paradoxalement vers les logiques institutionnelles, alors même que le rebelle communiste avait fui la carte caritative la plus grande partie de sa vie. C'était une contradiction que j'ai résolue après des années d'impasse. Il me fallait pour cela saisir la logique sociale d'un dissident qui avait fini par exister comme personnage au travers de l'alcool. Ce qui avait été une vie autour de la prise devenait un savoir d'expert autour de la déprise. Dans les deux cas, il demeurait le maître en la demeure. Après 2004, au temps de commencement d'une nouvelle relation amoureuse, je me trouvais sans domicile propre. Il me semblait impossible, dans un petit F2, de négocier une quelconque demande d'hébergement pour un SDF, qui plus

est quand il s'agissait de l'appartement de ma nouvelle conjointe. Entre 2001 et 2007, pendant 6 longues années, Georges n'a jamais demandé un coup de main de cette sorte, ni même demandé de l'argent afin d'être hébergé à l'hôtel. En revanche, il était fier de me présenter à ses copains hébergeurs, ce qui fut le cas à deux reprises et pendant 2 mois à chaque fois. Georges l'expert alcoolique avait tôt fait de vouloir leur faire arrêter la bouteille. D'ailleurs, l'odeur du vin, l'haleine du propriétaire des lieux, les attitudes à supporter, les violences subies parfois, le conduisaient à devoir quitter les lieux. J'ai pu voir comment il fonctionnait avec les alcooliques, leur demandant de limiter leur consommation, leur enjoignant de faire un sevrage en hôpital, leur proposant de les accompagner et d'être leur guide, en parlant lui-même de sa propre expérience. *"Je suis le mieux placé pour les aider, car j'ai bu et je sais comment arrêter"*. Le même protocole a été expérimenté sur 3 personnes dans son propre appartement. Lorsque le lozérien a obtenu son F2, il a invité chez lui plusieurs SDF. Georges se sentait alors totalement dans son élément, organisant toute son activité en fonction du traitement qu'il fallait suivre. Très directif, il surveillait le niveau de la "descente de la bouteille", faisait pression pour que le protagoniste accepte la cure, se prenant en exemple et utilisant en boucle les fameuses phrases entendues pendant ses cures et ses séances au milieu des alcooliques anonymes. Parfois, il a pris de grands risques, un de ses colocataires s'endormant brutalement et régulièrement sous le poids de l'éthylisme avec une cigarette à la main. La hantise de Georges, à cette époque où il se donnait à fond dans une structure d'hébergement de la ville de Paris au sein de laquelle il espérait devenir plus actif auprès de la population (son chef de service ayant la carte du PC...), était de rentrer le soir à son domicile en découvrant l'immeuble ravagé par les flammes. Son goût pour le sauvetage des SDF alcooliques était plus fort que sa propre sécurité dans son logement personnel si durement acquis.

Quand Georges a récupéré un logement propre, la situation a notablement changé entre nous. Il devenait un "être normal", avec un toit, des meubles, des capacités à inviter, à organiser un repas, une rencontre à plusieurs. Bien sûr, il était heureux, à en pleurer. Il m'évoquait aussi le spleen dans lequel il se trouvait, un peu enfermé, sans cause, sorti de son identité de SDF. Nous avons monté une association, pour intervenir dans des centres sociaux de la ville de Paris, autour de débats avec quelques responsables ouverts au dialogue. Lui de son côté, fort de son statut de président de l'association "Marianne", n'avait pas peur de squatter les délégations des Enfants de Don Quichotte pour rencontrer des élus municipaux ou des députés. Nous avons coproduit des interventions dans des centres de SDF, dans des écoles d'infirmières autour de l'alcool. Le travail de terrain cessait. L'ethnobiographie de l'urgence dans laquelle il avait jusque-là toujours été pris laissait la place à un récit de vie tourné vers le passé. Nous continuions ensemble à arpenter les rues de Paris, à rencontrer les SDF connus de lui ou inconnus errant à proximité de leur CHU - forts nombreux dans le XIII^e arrondissement où il résidait. Lui cherchait à mobiliser des gens pour l'association, moi à entreprendre de nouveaux liens en vue d'approfondir le vécu de la

survie en urgence. Puis, à partir de 2009/2010, le récit s'est achevé et nos relations se sont concentrées sur la création d'une association venant en aide aux SDF. Georges a toujours voulu aider les "malades alcooliques" et cette expertise compose aussi le personnage étudié.

LE TRAVAIL SCIENTIFIQUE ENTRE ETHNOBIOGRAPHIE ET ONIRISME SOCIAL

Pendant toutes ces années, j'ai travaillé parallèlement sur d'autres sites de recherches avec des SDF et d'autres sites de recherches avec d'autres sous-prolétaires (dont des jeunes de cités, des migrants, des femmes au chômage, des pauvres à la Martinique). Et j'ai appris à me méfier des données produites dans l'échange avec des personnes cassées pour lesquelles les informations données ne sont pas que des informations. Les affabulations des hébergés des CHU ou des accueillis en centre de jour, les récits héroïques des jeunes de cités, participent de fictions narratives qui ont leur importance dans la construction/rationalisation de la condition sous-prolétarienne. Ces histoires fabriquées sont d'autant plus ancrées dans "une vérité du moment" que l'effet latéral de l'entretien - mise en avant narcissique de la personne - autorise tous les débordements. Le travail dans le temps long avec Georges m'avait permis de croiser les informations avec sa famille ou ses copains d'enfance et de neutraliser en partie cette fiction personnelle. Mais une grande partie de sa vie à la rue échappait d'autant plus à tout recoupement possible que tous ses anciens copains étaient morts ou disparus. Son récit retraçait d'ailleurs les péripéties des uns et des autres jusqu'à leur mort. Comment faire la part des choses entre les données exploitables énonçant des faits et les données exploitables renvoyant à l'onirisme social ? Dans quelle mesure les fictions inventées, au-delà de l'apport considérable qu'elles offraient du point de vue des représentations et des dispositions des habitus de SDF, reposaient sur des faits enjolivés ou des faits totalement créés dans le cadre du récit ? Comment séparer le vécu réel du réel aménagé ou du vécu fantasmé ?

George s'est toujours présenté en qualité d'expert des pauvres. Même si j'ai cru au départ avoir affaire à un discours écran institutionnel, j'ai peu à peu compris la nécessité du raccordement à faire entre représentations explicites de soi et fabrication identitaire. Ce n'est qu'au bout de plusieurs années que j'ai compris le sens biographique de cet acteur. En voulant tisser du lien social, j'activais en fait la machine à produire son exemplarité. Le processus de construction de son identité affleurerait dans son récit, plate-forme offrant à l'entrepreneur de cause les moyens de me convaincre de son projet. Son sens biographique se livrait dans un discours qui indiquait simultanément que ce qu'il avait vécu était en phase avec ce que je vivais avec lui : Georges, sorti d'usine après mai 68 a essayé de vivre autrement. Ce savoir

profane, ancré dans la biffe, la débrouille, le voyage, les aventures sexuelles, les rencontres de rue la nuit, les incursions de vie ponctuelle dans des camaraderies ou des groupes de pairs, et, bien sûr, l'alcool, s'est arrimé au refus inaugural de reprendre le travail en usine après mai 68. Il préférait la bohème de la mendicité et les revenus libres du prolétaire sans attaches qu'offrait pour lui l'intérim (dispositif américain qui commençait à s'institutionnaliser en France au début des années 1970) à l'usine fordienne, ce monde inhumain de la taylorisation qui le choquait d'autant plus qu'il venait de la campagne : son premier compagnon de rue fut Riton, pêché sur les bords du canal Saint-Martin. D'une famille communiste, rebelle dans la vie quotidienne, orienté vers un autre monde, il va développer ce sens de l'ailleurs qui le conduira à fonder ce savoir autour du SDF alcoolique. Sa légitimité est son expérience et à 67 ans - et presque 50 années de pratique intermittente de la "rue" - il se réfléchit lui-même comme un acteur ayant expérimenté ce dont on parle. L'expertise alcoologique est sa VAE, sa façon de prolonger sa prophétie biographique. Et il s'employait par tous les moyens à fréquenter des relais associatifs ou politiques qui lui servaient de tribune. Vie alternative et roman personnel s'entremêlaient.

Si le récit onirique comprend des bénéfices évidents, en tordant le monde dans le sens d'un conte dont le locuteur devient acteur - et c'est une des raisons qui rend inopérant le semi-directif avec des sous-prolétaires quand la relation s'épuise à deux heures d'échange - il correspond aussi à un travail personnel de fabrication qui ne peut exister que lors *d'activations situationnelles sans conséquence*. C'est notamment dans les lieux d'hébergement ou d'accueil que l'on a pu emmagasiner, directement (entretiens informels) ou indirectement (posture de l'observateur caché) ces mises en forme stylisées de soi. Le chercheur n'échappe pas à ces déclarations enjolivées, ce qui dénature profondément la collecte des données reposant sur le mode déclaratif. Vérité situationnelle qui est autorisée, aussi, par le caractère non contradictoire de ces histoires tant dans l'opération de recueil des informations que dans l'observation des lieux où elles se distillent : "Highly embellished storytelling is fairly rampant in the street, but we rarely heard the homeless call one another's stories into question"⁶ (Snow et Anderson, 1993, p. 106). L'histoire fictionnelle, rappellent Snow et Anderson, sert avant tout un projet de "déclaration identitaire" dans une contrainte de co-présence devant les autres. Cette histoire divulguée entre pairs est d'autant plus activée dans les routines de survie qu'elle s'inscrit dans une série de situations caractérisée par de longues périodes d'attentes démultipliant les occasions de converser avec d'autres (Snow et Anderson, 1993, p. 214). Or, avec Georges, la situation se compliquait. L'onirisme social ne comprenait pas uniquement la partie de son récit qui pouvait amalgamer des histoires grandioses, notamment sur le plan sexuel ou des combines dans les CHU. C'est sa vie entière que, peu à peu,

⁶ "Les récits très enjolivés sont assez répandus dans la rue, mais nous avons rarement entendu les SDF remettre en cause les histoires de tel ou tel".

j'interprétais comme son "conte de fée". Cette vie décalée, enchantée par rapport à l'usine, devenait le théâtre d'une création de personnages, dont le terme ultime était l'expert alcoologue. D'abord le Georges biffin hors du salariat de l'exploitation ; Georges et ses plans pour voler du vin, trainer en boîte ou sortir avec plusieurs filles en même temps ; ensuite le Georges professionnel, retourné par l'institution, habilité à dompter l'alcool et à transmettre une vérité d'expertise à d'autres. Le récit renvoyait finalement moins à la fiction qu'à la formalisation de l'altérité sociale, consistance que je voyais se dessiner sous mes yeux quand l'entrepreneur de cause ne cessait de prouver en pratique ce qu'il disait. Georges a voulu être autre chose qu'un ouvrier lozérien migrant enfermé dans une usine. Ce faisant, un effet de brouillage permanent a affecté le travail biographique, sa construction du monde nourrissant une vision idyllique de la rue comme monde choisi, vie se concluant par le projet paramédical d'aide à la sortie de la rue. Georges avait rêvé toute sa vie d'une autre vie, s'y était incarné dans la peau d'un SDF ou plutôt d'un prolétaire libre vivant hors des normes du travail et du logement, parfois borderline avec son usage de l'intérim couplé à l'errance alcoolique. Comment départager ce qui relevait de son récit d'altérité et ce qui procédait d'emportements oniristes ? Je dois dire que je ne peux répondre à cette question. Tout le pari du livre que j'ai achevé, et qui est en cours de publication, repose sur mes ciseaux arbitraires qui, en fonction du probable, du possible et du croisement des sources, placent une donnée dans une case ou dans une autre. Il y a plusieurs régimes de vérité, mais il y a aussi de réels mensonges qui forment, en plus d'un régime de vérité personnelle, un piège pour le chercheur objectiviste. Ce dernier ne respecte pas assez le rôle du roman personnel dans la création et la consolidation de l'identité. Inversement, le relativisme conduit aussi à une impasse car tout ne peut être pris pour argent comptant. Faire la part des choses, c'est aller aussi chercher des faits dissimulés derrière l'onirisme, notamment la misère sexuelle ou l'instrumentalisation par des filles. C'est en rencontrant un copain de rue de Jojo que j'ai pu découvrir qu'il avait donné beaucoup d'argent à une de ses "conquêtes", perdant pied avec le réel de ses "chances affectives". Il n'est pas vrai, comme le soutiennent certains anthropologues que tous les discours se valent et que l'important est de distinguer ces régimes de vérité et le sens qu'ils ont pour la personne ou la personne prise dans un groupe (Fresia, 2005). C'est faire fi de la domination directe (aliénation, contraintes par corps) ou indirecte (dénis et dénégations). Entre ces deux bornes, il faut mesurer l'efficace de la fiction.

Néanmoins, il me semble que la vision d'ensemble de la trajectoire biographique de Georges, entre traces objectives et tracées personnelles du personnage, n'en est que partiellement faussée. Car, au fond, la longue durée, soit pour reconstruire un récit de soi, soit pour accompagner jojo dans sa survie à la rue de 2001 à 2007 puis dans ses réalisations paramédicales, apporte suffisamment de données pour restituer un portrait social plausible. Non seulement Georges s'est calmé progressivement, atténuant le jeu scénique de l'anecdote au profit d'un rôle d'informateur sans cesse

plus averti ; mais surtout c'est tout l'environnement sollicité autour de lui et souvent avec son appui (comme les personnes qui ont gravité autour de lui pendant son enfance) qui a facilité le retour sur soi obstiné et le recoupement d'informations. En formulant la requête de rencontrer sa famille, en mettant en place un voyage dans sa ville natale, lequel a permis de rencontrer des amis d'enfance, les discours ont ainsi recouvert d'autres discours. L'anecdotalisme a laissé place à des jugements de fait plus précis, à des analyses activées sur les lieux mêmes de l'ancienne vie, puis de l'ancienne survie. Ce n'est que peu à peu, au fur et à mesure que la confiance s'instaurait dans un temps social partagé, dans des situations chargées de sens (analyse commune des entretiens, de visites de sites, de lecture de retranscriptions) qu'il est passé d'une tonalité de célébration à l'évocation de choses plus douloureuses comme de situations plus précises et dédramatisées. Il demeure qu'une biographie, comme tout fait de science, demeure un ensemble de formulations adossées à des données empiriques ayant un caractère hypothétique.

Avec la trajectoire de Georges, j'ai ouvert les yeux sur une réalité que je ne soupçonnais pas. On parle souvent de la résistance des dominés (De Certeau, 1980 ; Scott, 2010). Avec lui, j'ai le matériau pour penser la dissidence de prolétaires vers un sous-prolétariat assumé - homologue des *righteous dopefiend* (accros réglos) de Bourgois (2009) - dans une série de "projets de vie" plus ou moins distante des positions sociales normées inscrites dans les champs sociaux. C'est bien dans la compréhension structurale des rébellions symboliques ou pratiques des prolétaires/sous-prolétaires qu'il est possible de proposer des passerelles logiques entre fictions narratives et pratiques alternatives de vie sociale. Le roman personnel peut ainsi être variablement fondé sur un "projet de vie" plus ou moins distant des champs qui comptent. L'onirisme social, récit mythique de soi, peut ou non s'adosser à une pratique sociale et se superpose de la sorte à la notion de trajectoire biographique onirique. C'est dans la matrice structurale du couple domination/résistance que s'origine ce modèle dual du récit et d'une "invention du quotidien", ce que l'analyse ethnobiographique (Bruneteaux, 2007) de Georges permet de saisir en dépassant et en réintégrant la parole de l'enquêté. Georges cumule identités narratives et identités inscrites dans des pratiques alternatives de vie sociale qui témoignent d'une pente spécifique dans un "projet familial" plus large de migration hors de la Lozère vers Paris et de recherche d'amélioration des conditions de vie. En effet, si les rêves sociaux des personnes croisées dans les institutions ou dans "la rue" constituent une tactique purement imaginaire de survie, pour le dit "Jojo", l'onirisme déborde le cadre de la subculture sous-prolétaire proprement dite pour interroger la circulation des dominés à l'intérieur du monde populaire, entre prolétariat et sous-prolétariat et plus largement encore entre classe populaire et rêve d'ascension sociale. En fait, il ne s'agit plus tant d'histoires fabriquées que de *pratiques oniriques*, comme si le sujet suivait en fait une inclination particulière *déviante* sa trajectoire probable vers des possibles plus inattendus mais non improbables socialement. C'est dans la mesure où la condition prolétaire

invite structurellement à la déviance, au carrefour d'une violence qui mène à l'adhésion à éclipse ou à "l'exil du précaire" (Cingolani 1986) que Georges a aussi pu s'inscrire dans la trajectoire déviée de la bohème urbaine et dans toutes sortes de positions infléchissant sa condition vers un ailleurs plus agréable que la vie d'usine. Cet acteur social constitue un cas particulier des déviés sociaux populaires, à côté des adeptes de l'illégalisme, des recalés remisés dans les corps militaires les plus guerriers, des jeunes fugueurs de la DASS devenus routards, ou même d'une fraction des hippies américains ou des membres de communautés écologiques qui ont essaimé de par le monde (sans même parler des fuites dans la religion). C'est donc en pensant structurellement *l'articulation* entre la "subculture of street life" (Snow et Anderson, 1993) et le monde ordinaire des frustrations populaires (Vigna, 2007), qu'il est possible de saisir en quoi des acteurs comme Georges rêvent non plus de tomber encore plus bas mais, bien souvent, de s'envoler socialement vers différentes images stéréotypées de l'arrivée sociale (être milliardaire, avoir du succès auprès de jolies femmes, monter une affaire florissante, ne devoir rendre des comptes à personne, être unique comme expert divin). Même si, paradoxalement, sa trajectoire dessine formellement une pente descendante, elle n'en est pas moins vécue par lui comme une aventure existentielle valorisée, âprement défendue dans le discours. Parce que la condition surnuméraire est assortie de marges de manœuvre et de bénéfiques (pas de contraintes horaires ni de "petits chefs", possibilité de voyager et de faire des rencontres, externalisation des responsabilités dans la maladie alcoolique, qualification professionnelle qui permet d'alterner les phases d'intérim et celles de la bohème, maîtrise des circuits et des plans de "l'installé", vie sociale particulière autour de certains lieux favorisant le lien social, comme le squat ou le marché Aligre à Paris...), les rigueurs de la survie n'interdisent pas de penser globalement l'expérience vécue comme une aventure réussie, au delà des souffrances endurées. Et c'est en fréquentant Georges pendant plus de 10 ans que j'ai saisi combien cette formule s'est imprimée en lui, a fait corps avec ce qu'il a dit de lui et ce qu'il a réalisé, en homme combattant et en personnage haut en couleur.

CONCLUSION

Trois questions se sont posées finalement ici. Est-ce que la commune humanité ne fonctionne que dans la proximité des habitus (même origine de classe) ? La réponse est non. A côté d'Anderson, Pialoux et Aquatias, la moitié des chercheurs mentionnés appartient aux couches "supérieures" de la société. Or, les dimensions de la commune humanité sont très détaillées dans des livres comme ceux de Venkatesh, Bourgois, Duneier, ou Wacquant. Confidences, épreuves de violences assumées ensemble, complicités dans le rire et le lâcher prise, soutien dans le temps, association étroite dans l'analyse même des données, immersion dans la famille, rôles d'indigénat constituent quelques dimensions majeures de cet entrecroisement des humanités de la part d'agents sociaux originellement très différents. Est-ce que la commune humanité est une définition majeure de la relation entre un ethnographe et l'informateur ? Oui, à condition d'associer le cognitif (récit de vie, données sur le milieu) et la pratique (participation, vie sur site dans le temps). C'est au carrefour de ces deux palettes que l'émotionnel déborde de partout, lequel doit être contrôlé par le journal de terrain, le milieu des collègues, voire par des temps de décrochage. Enfin, est-il nécessaire de se lancer dans une ethnographie rapprochée des prolétaires ou des sous-prolétaires ? Oui ; avec l'approche statistique, l'immersion dans les sites et les pratiques de ces dominés est nécessaire. Reste que trouver cet informateur "clé" est ce qui relève le moins de la recherche, sauf à s'engager dans la sociologie des affinités électives. Encore faut-il être là au bon moment. C'est le plus souvent une question de chance.

BIBLIOGRAPHIE

- Abelès, M. (2004). Le terrain et le sous-terrain. In C. Ghasarian (dir.) *De l'ethnographie à l'anthropologie réflexive* (p. 35-43). Paris, France : Armand Colin.
- Anderson, E. (1976). *A Place on the Corner*. Chicago, Etats-Unis : University Press of Chicago.
- Anderson, E. (1999). *Codes of the Street. Decency, Violence and the Moral Life of the Inner City*. New York, Etats-Unis : Norton & Compagny.
- Aquatias, S. (2010). Aux risques du terrain. Quelques aspects de méthode dans la recherche sur les pratiques délictueuses des jeunes des quartiers ségrégués. In P. Bruneteaux, D. Terrolle (dir.) *L'arrière-cour de la mondialisation. Ethnographie des paupérisés* (p. 261-277). Bellecombe-en-Bauges, France : Le Croquant
- Beaud, S. & Weber, F. (2003). *Guide de l'enquête de terrain*. Paris, France : La Découverte.
- Beaud, S. (2011). Un fils de "bourgeois" en terrain ouvrier. Devenir sociologue dans les années 1980. In D. Naudier, M. Simonet (dir.) *Des sociologues sans qualités ? Pratiques de recherche et engagements* (p. 149-166). Paris, France : La Découverte.
- Bensa, A. (2012). Ethnographie et engagement politique en Nouvelle-Calédonie. In D. Naudier, M. Simonet (dir.) *Des sociologies sans qualités ? Pratiques de recherches et engagements* (p. 44-61). Paris, France : La Découverte.
- Bertaux, D. (2005). *L'enquête et ses méthodes. Le récit de vie*. Paris, France : Armand Colin.
- Bizeul, D. (2010). Sociologue c'est-à-dire petit bourgeois. In J.P. Payet, C. Rostaing, F. Giuliani (dir.) *La relation d'enquête. La sociologie au défi des acteurs faibles* (p. 177-192). Rennes, France : Pur.
- Bourdieu, P. ; J.C. Passeron ; J.C. Chamboredon (1983). *Le métier de sociologue*. Paris, France : Mouton.
- Bourgois, B. (2005). *En quête de respect. Le crack à New York*. Paris, France : Seuil.
- Bourgois, B. & Schonberg, J. (2009). *Righteous Dopefiend*. Berkeley, Etat-Unis : University of California Press.
- Bruneteaux, P. & Lanzarini, C. (1998). Les entretiens informels ou les conversations orientées. *Sociétés contemporaines*, 30, 157-180.
- Bruneteaux, P. (2004). *Devenir un dieu. Camps de la mort et sadisme vampiriste. Esquisse d'une théorie du dédoublement*. Paris, France : Publibook.
- Bruneteaux, P. (2007). Les politiques de l'urgence à l'épreuve d'une ethnobiographie d'un SDF. *Revue française de science politique*, 57(1), 47-67.

- Bruneteaux, P. (2011 a). Compte-rendu de lecture du livre d'E. Liebow, Tally's Corner. *Les Noirs du coin de la rue* [1967]. Rennes, Pur, 2010, [en ligne] www.liens-socio.org/Tally-s-Corner-Les-Noirs-du-coin
- Bruneteaux, P. (2011 b). Compte-rendu de lecture du livre J.P. Payet, C. Rostaing, F. Giuliani, *La relation d'enquête. La sociologie au défi des acteurs faibles*. Rennes, Pur, 2010. In rubrique "Recensions", site du Réseau scientifique TERRA, 2011.
- Bruneteaux, P. (2013). Une sociologie atypique d'un syndicalisme atypique. Lecture critique du livre de Christian Corouge et Michel Pialoux, *Résister à la chaîne. Dialogue entre un ouvrier de Peugeot et un sociologue*, Marseille, France : Agone 2011, *Revue Française de Science politique*, 63(5), 944-947.
- Cefai, D. (2006). Une perspective pragmatiste sur l'enquête de terrain. In P. Paillé (dir.) *La méthodologie qualitative. Postures de recherche et travail de terrain* (p. 33-62). Paris, France : Armand Colin.
- Cingolani, P. (1986). *L'exil du précaire*. Paris, France : Méridiens Klincksieck.
- Cohen, P. (2004). Le chercheur et son double. A propos d'une recherche sur le vécu des jeunes de la Réunion face au sida. In C. Ghasarian (dir.) *De l'ethnographie à l'anthropologie réflexive* (p. 73-89). Paris, France : Armand Colin.
- Coffey, A. (1999). *The Ethnographic Self. Fieldwork and the Representation of Identity*. London, England : Sage Publication.
- De Certeau, M. (1980). *L'invention du quotidien. Tome 1. Arts de faire*. Paris, France : UGE.
- Deneier, M. (2006). Garder sa tête sur le ring ? Sur la négligence théorique et autres écueils de l'ethnographie. *Revue Française de Sociologie*, 47(1), 143-157.
- Fainzang, S. (2004). De l'autre côté du miroir. Réflexions sur l'ethnologie des anciens alcooliques. In C. Ghasarian (dir.) *De l'ethnographie à l'anthropologie réflexive* (p. 63-71). Paris, France : Armand Colin.
- Fresia, M. (2005). Entre mises en scène et non-dits : comment interpréter la souffrance des autres ? In F. Bouillon, M. Fresia, V. Tallio (dir.) *Terrains sensibles. Expériences actuelles de l'anthropologie* (p. 31-54). Paris, France : Editions de l'EHESS-CEAf.
- Godelier, M. (2004), Briser le miroir du soi. In C. Ghasarian (dir.) *De l'ethnographie à l'anthropologie réflexive* (p. 193-212). Paris, France : Armand Colin.
- Goffman, E. (1975). *Stigmates. Les usages sociaux des handicaps*. Paris, France : Editions de Minuit.
- Lahire, B. (2001). *L'homme pluriel*, Paris, France : La Découverte.
- Liebow, E. (1967/2010). *Tally's Corner. Les Noirs du coin de la rue*. Rennes, France : Pur.

- Losonczy, A.M. (2004). De l'énigme réciproque au co-savoir et au silence. Figures de la relation ethnographique. In C. Ghasarian (dir.) *De l'ethnographie à l'anthropologie réflexive* (p. 91-102). Paris, France : Armand Colin.
- Mauger, G. (1991). Enquêter en milieu populaire. *Genèses*, 6, 125-143.
- Panoff, M. & F. (1968). *L'ethnologue et son ombre*. Paris, France : Payot.
- Pialoux, M. & Corouge, C. (2011). *Résister à la chaîne. Dialogues entre un ouvrier de Peugeot et un sociologue*. Marseille, France : Agone.
- Proth, B. (2002) *Lieux de drague. Scènes et coulisse d'une sexualité masculine*. Toulouse, France : Octarès.
- Rostaing, C. ; Guiliani F. ; Payet, J.P. (2010). *La relation d'enquête. La sociologie au défi des acteurs faibles*. Rennes, France : Pur.
- Sanford, V. & Angel-Ajani, A. (2006). *Engaged Observer. Anthropology, Advocacy and Activism*. New Brunswick, Etats-Unis : Rutgers University Press.
- Sauvadet, T. (2006). *Le capital guerrier. Concurrence et solidarité entre les jeunes des cités*. Paris, France : Armand Colin.
- Scott, J. (2010). *De la domination et des arts de la résistance*, Paris, France : Editions Amsterdam.
- Snow, D. & Anderson, L. (1993). *Down on Their Luck. A Study of Homeless Street People*. Berkeley, Etats-Unis : University of California Press.
- Shaw, C.R. (1930/1966). *The Jack Roller. A Delinquent Boy's Own Story*. Chicago, Etats-Unis : The University Press of Chicago.
- Sutherland, E. D. (1937/1989). *The Professional Thief*. Chicago, Etats-Unis : The University Press of Chicago.
- Venkatesh, S. (2009). *Gang Leader for a Day*, New York, Etats-Unis : Penguin Books.
- Vigna, X. (2007). *L'insubordination ouvrière dans les années 68. Essai d'histoire politique des usines*. Rennes, France : Pur.
- Wacquant, L. (2002). *Corps et âmes. Carnets ethnographiques d'un apprenti boxeur. 2^e édition*. Marseille, France : Agone.
- Wax, R. (1971). *Doing Fieldwork, Warnings and Advice*. Chicago, Etats-Unis : University Press of Chicago.
- Weber, F. (1989). *Le travail à côté. Etude d'ethnographie ouvrière*. Paris, France : EHESS/INRA.
- Willis, P. (1977/2011). *L'école des ouvriers. Comment les enfants d'ouvriers obtiennent des boulots d'ouvriers*. Marseille, France : Agone.
- Whyte, W.F. (1943/1997). *Street Corner Society. La structure sociale d'un quartier italo-américain*. Paris, France : La Découverte.